

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr. ; — Six mois, 13 fr. ; — Trois mois, 7 fr. ; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 17 ANNÉES FORME 37 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX

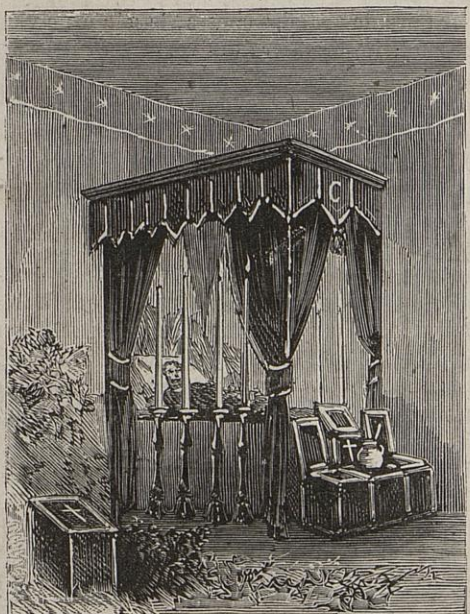
13, QUAI VOLTAIRE

19^e Année. N^o 966 — 16 Oct. 1875

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — Secrétaire, M. É. HUBERT.



La tente où s'abritait Carpeaux. — La porte de son habitation, sa voiture. — La chapelle ardente. — La chambre mortuaire.

LA DERNIÈRE DEMEURE DE CARPEAUX. — (Dessins de MM. Scott et Ferdinandus.)

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Jean-Baptiste Carpeaux : L'œuvre et l'artiste : souvenirs anecdotiques. — Consécration de la basilique de Saint-Denis. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Le grand télescope de l'Observatoire, par W. de Fonvielle. — Questions et réponses, par Charles Joliet. — Incendie en mer du vapeur danois *L.-J. Bager*. — Lancement du *Colbert*. — Les manœuvres de Soissons. — Théâtres, par Ch. Mounselet. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle.

GRAVURES : Carpeaux : Sa dernière demeure; — la chapelle ardente et la chambre mortuaire, etc. — Le carnet d'un réserviste : Douze croquis. — Nouvelle consécration de la basilique de Saint-Denis. — Le télescope gigantesque de l'Observatoire. — Incendie du vapeur danois *L.-J. Bager*. — Lancement du *Colbert*, à Brest. — Les grandes manœuvres à Soissons. — Echecs et rébus.

COURRIER DE PARIS

DIEU merci! le bruit qui s'était fait dans le Landerneau du scandale commence à s'assoupir.

On a poliment reconduit à la frontière la dame qui avait mis ses souvenirs intimes en vente et qui s'était avisée de prendre à la lettre le souhait de l'ancien désirant vivre dans une maison de verre.

Comme ce qu'on voyait à travers les transparences de la muraille était parfaitement malpropre, la police a eu cent fois raison d'exécuter son coup de balai.

Mais comment ne pas dire son fait à notre époque, quand on lit dans les journaux, à la suite d'une pareille exécution, un entrefilet de ce genre :

— Le volume de miss Blakford, qui a été saisi, est recherché avec une avidité toujours croissante. Le livre, qui s'était vendu dix francs, a maintenant atteint le prix de cinquante francs. Et l'on a lieu de penser qu'il ne s'arrêtera pas là...

La rédaction de ce paragraphe, que j'ai scrupuleusement respectée, ne fait franchement pas honneur à la moralité de notre temps, et l'on se demande ensuite de quel droit on cherche noise à cette dame qui négocie ses laides réminiscences, si la complicité du public est ainsi attestée par d'immondes enchères.

S'en prendre à la vendeuse, c'est fort bien, mais que penser des acheteurs qui se disputent à prix d'or une élucubration qu'on a eu soin de leur donner pour abjecte? Que penser surtout, lorsque l'on sait que, parmi ces acheteurs, figurent nombre d'acheteuses, et du meilleur monde, s'il vous plaît!

Ainsi la police vigilante intervient et dit :

— Prenez garde! Il y a des cloaques de ce côté...

Il devrait s'ensuivre que tout le monde s'empresse de faire demi-tour. Pas du tout, on s'écrie :

— Un cloaque!... Ah! courons-y patauger!

Toutes les mesures d'assainissement de monde ne sauraient aboutir à rien, si ceux-là même qu'on veut assainir se complaisent dans la sordidité.

Cela rappelle cette aventure d'un débitant de poudre insecticide, qui s'en va en Espagne, estimant, sur la réputation du pays, qu'il va être accueilli comme un bienfaiteur et réaliser d'énormes bénéfices.

Il arrive dans un village et explique au premier habitant qu'il rencontre comment il vient pour le débarrasser instantanément de la vermine qui le ronge.

L'Espagnol regarde l'intrus avec étonnement. L'autre croyant qu'il n'a pas été compris, prend une pincée de sa poudre, la dépose sur le col du paysan et lui montre le résultat foudroyant. Celui-ci, alors, donnant des signes de désespoir comme s'il s'agissait de la perte d'un ami, fond à bras raccourci sur le débitant d'insecticide qui court encore.

Prenons garde de ressembler à ce fâcheux modèle. Laissons enlever la vermine et n'ayons pas l'air de la regretter.

Cet empressement à acheter les œuvres prohibées est l'indice d'une décomposition tristement

avancée. Chez un peuple soucieux de sa dignité, le dégoût aurait fait justice d'un ouvrage répugnant avant même l'intervention de l'autorité. Mais quelle opinion veut-on que l'étranger ait de nous, lorsqu'il apprend que nous ramassons avec avidité ce qu'une surveillance hygiénique a jeté au panier aux ordures!

Il y a des compensations heureusement à ce symptôme écœurant.

On a raconté ces jours-ci l'histoire d'un critique dramatique et d'un artiste appartenant à un théâtre parisien. Le critique avait parlé avec quelque sympathie de l'artiste. Celle-ci, en manière de remerciement et sans s'apercevoir que sa politesse ressemblait fort à une offense, ne s'avisa-t-elle pas d'envoyer à l'écrivain un cadeau inattendu?

Notre estimable confrère, stupéfait, à juste titre, retourna purement et simplement le cadeau à son expéditrice, qui aura compris la leçon et juré, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Ce récit, n'est-ce pas, vous semble la chose du monde la plus naturelle?

Merci. Cette impression est le plus honorable certificat que vous puissiez décerner spontanément à la presse contemporaine.

Oui, en effet, il n'y a rien que de parfaitement ordinaire dans la conduite de notre confrère. Mais jadis cet acte n'aurait pas paru naturel du tout.

Il faut bien le dire, il y eut une époque où une trop grande partie de la presse théâtrale presque entière faisait en quelque sorte parade de vénalité. On mettait aux malheureux comédiens le numéro sous la gorge, on pratiquait l'éloge à la tire et l'éreintement amorcé.

Il fallait passer sous les fourches caudines de certains maîtres chanteurs dont le salon était scandaleusement décoré des dépouilles conquises sur les victimes de leur plume ébontée.

Hélas! il n'y a pas vingt ans encore que les derniers survivants de ces industries indignes ont disparu de la surface du macadam.

Mais, grâce au ciel, cette disparition est bien complète et bien définitive.

Si complète et si définitive, que le soupçon ne plane même plus sur le dernier des reporters en ces matières. C'est une épuration dont il y a lieu de se féliciter d'autant plus que les infimes du journalisme n'étaient pas les seuls, il y a quarante ans, à exercer des commerces illicites avec leur prose tarifiée.

A cette époque, un critique avait l'aplomb d'écrire, à propos d'un ténor qui débutait, cette ligne : « M. X... promet; nous verrons s'il tiendra. »

Le pauvre ténor était, en effet, allé la veille exposer au critique que sa situation ne lui permettait pas pour le moment de reconnaître ses bons offices, mais que plus tard...

Et l'autre, dans son cynisme, jonglait le lendemain avec cette équivoque impudente, au beau milieu de son feuilleton!

Sous ce rapport, du moins, notre temps est en progrès. Il faut reconnaître ses qualités, ne fût-ce que pour avoir le droit de fustiger ses défauts.

Puisque je parle des transformations de la presse, constatons la disparition d'un autre type, bien inoffensif et bien comique, celui-là!

Son souvenir m'est revenu en mémoire, l'autre jour, comme je lisais les comptes rendus de l'inauguration récente du chemin de fer de Châlons à Orléans.

Certes, ces comptes rendus ont fait de leur mieux et je n'en veux pas médire. Mais comme on sentait que l'habitude n'y était plus! Comme la conviction du sacerdoce manquait!

C'est que, depuis que les chemins de fer sont presque tous achevés, la profession d'inaugurateur, autrefois en si grande vogue, a été rayée, abolie.

L'inaugurateur!... Mais c'était un vrai type, une physionomie à part. Chaque feuille avait le sien, sans cesse voyageant du nord au sud et de l'est à l'ouest, pour assister à ces solennités, qui se succédaient presque sans interruption.

L'inaugurateur!... Je retrouve son portrait dans un volume intitulé *la Comédie du voyage*, et commis par votre très-humble serviteur.

Ce portrait, déjà presque devenu une antiquité, on dirait la description d'un fossile.

Mais, à ce titre même, il me paraît intéressant d'en reproduire les traits principaux.

L'inaugurateur, c'était l'écrivain chargé de reliques.

Il avait l'habit noir, il avait la cravate blanche, et le reste à l'avenant. Tout cela flamboyait et paradait. Il allait partout, foudroyant les sentinelles de cette phrase :

— J'appartiens à la presse!

C'était un estomac en même temps qu'une tête, l'inaugurateur.

Digérer était pour ses fonctions aussi nécessaire, peut-être plus, que penser.

Concevez-vous le scandale?

Un inaugurateur qui aurait compromis la dignité de son sacerdoce par des embarras gastriques au dessert du banquet!

Héroïque devant l'alimentation, il fallait encore qu'il le fût devant l'éloquence de la localité...

Bien plus, au besoin il se serait jeté dans la mêlée des orateurs.

L'inaugurateur avait toujours, — toujours! — en poche sa fameuse harangue, son toast qui avait eu tant de succès à *Chose* et dans bien d'autres lieux.

Le toast à *messieurs les édiles de la ville de...!*

L'inaugurateur écrivait comme il parlait, de mémoire. Jadis, il y a bien des ans de cela, il avait composé sur la matière un article qui avait vivement impressionné les boutiquiers de son quartier.

La cérémonie finie, la cravate blanche salie, les mets et les discours engloutis, il rentrait dans sa chambre d'hôtel, ouvrait sa valise à la malice et puisait successivement dans les compartiments.

Ce qu'il en retirait, c'était tour à tour des défroques de style, telles que :

« Grâce aux sages mesures prises par les organisateurs de... »

« Un soleil radieux a constamment favorisé ce... »

Ou bien :

« Malgré une pluie constante qui a essayé de contrarier la... »

« La plus belle moitié du genre humain, si bien représentée ici, ajoutait par ses grâces à l'éclat du... »

« Applaudissant à ces grandes agapes du progrès, cimentant l'alliance des peuples et ouvrant de nouveaux horizons qui... dont... que... ont... jusqu'à... tels que... vu que... pour assurer la prospérité de notre patrie qui marche à la tête de la civilisation!... »

Puis il remettait les casiers en place, refermait sa malle, faisait blanchir sa cravate, et en voilà jusqu'à la fois prochaine.

Si j'avais été femme, j'aurais aimé pour époux un inaugurateur. Ce style naïf, cette fidélité aux habitudes prises, cette résignation en face des ennuis de l'existence, dénotaient un naturel heureux.

Et puis, si souvent absent!

Un homme de bien est mort cette semaine. C'est M. Marbeau, le fondateur des crèches.

Un philosophe anglais a dit :

« Pour faire de grandes choses, le génie ne vient qu'en second. La première des vertus, c'est la persévérance. »

Il a eu raison, ce philosophe-là. Voyez plutôt l'entreprise colossale menée à bien par M. de Lesseps, avec cette devise :

« Persévérer, encore persévérer, toujours persévérer. »

Dans un autre ordre d'idées, l'honorable M. Marbeau mit en application le même système. On se demande, aujourd'hui que fonctionnent admirablement les crèches qui rendent d'innombrables services, comment la philanthropie resta si longtemps à trouver une formule aussi simple et aussi pratique. Subvenir aux besoins de son enfant n'est pas toujours la plus grande difficulté pour la femme pauvre. Pouvoir le garder, voilà le problème la plupart du temps insoluble; car pendant que la mère soigne l'enfant, elle ne peut travailler et gagner le pain quotidien.

La crèche a été la providence de la misère, et le nom de M. Marbeau restera vénéré.

Qu'on nous permette, après avoir rendu un juste

hommage à sa mémoire, de raconter une anecdote dont M. Marbeau fut le héros il y a trente ans au moins.

C'était à l'époque où il poursuivait avec le plus d'ardeur sa généreuse propagande, et déjà la renommée le récompensait de ses efforts. Il était allé dans une ville de province où il désirait implanter les crèches. Son arrivée ayant été annoncée d'avance, il fut reçu en débarquant par quelques autorités locales. Du nombre était un brave homme d'adjoint qui n'était pas très-erré sur les célébrités contemporaines, comme vous l'allez voir.

M. Marbeau engage la conversation. Notre adjoint est à la riposte.

— Je suis très-heureux, monsieur, dit-il, de me rencontrer avec un homme qui a tant fait pour l'enfance.

— Monsieur...

— Non, véritablement, votre innovation est un véritable bienfait.

— Vous êtes trop indulgent.

— Je vous demande pardon... J'ai étudié la question de très-près... Ces pauvres enfants... Vous sauvez la vie à plus d'un qui, chétif, misérable, serait mort sans vous.

— Je suis charmé de voir que mes faibles efforts...

— Seulement, voulez-vous me permettre une observation?

— Comment donc!

— Eh bien, je trouve que le bout en liège est un peu dur et que le caoutchouc vaudrait mieux.

— Plait-il?

— Je dis que le bout en liège est un peu dur.

— Quel bout?...

— Mais le bout de vos biberons, parbleu!

L'adjoint candide avait confondu Marbeau avec Darbo, dont la réclame tambourinait alors l'invention toute nouvelle.

Vous pensez s'il y eut des éclats de rire, quand on se fut expliqué. L'adjoint seul ne riait pas.

~ Une notoriété d'autre espèce a... (pardon du mot vulgaire, mais il est si bien en situation ici!) a... *dévisé son billard*.

Il s'agit, en effet, de Berger, un des dieux du carambolage.

Berger, Désiré, le Paysan et quelques autres eurent un moment une vogue dont tout Paris s'occupait. Le Paysan exerçait ses talents dans le petit café qui est collé aux flancs de l'Opéra-Comique. Une sorte de caricature peinte sur une lanterne le représentait à la porte en grotesque, la queue de billard à la main.

Mais bientôt le Paysan (en réalité, Paysan était son nom) fut distancé par Berger de la jeune école. Le chagrin que lui causèrent ces rivalités victorieuses contribua même à abrégier ses jours.

Berger à son tour meurt assez oublié. Le billard a cessé, en effet, de tenir dans la faveur du public la place qu'il y occupait autrefois.

Ne vous y trompez pas. C'est l'indice d'une transformation complète de nos habitudes. Le café de l'ancien jeu est de plus en plus délaissé. Chaque mois, on en voit fermer deux ou trois. Le café chantant a absorbé les clientèles d'alentour.

Et puis, c'est surtout le *café de quartier* qui disparaît. Jadis on aurait pu découper sur la carte de Paris une vingtaine de petites provinces qui ne communiquaient entre elles que le jour.

Le soir, on se parquait, qui au Marais, qui au Gros-Caillou, qui à la butte des Moulins, qui au faubourg Saint-Honoré. Et cætera.

Alors, comme unique distraction, on descendait au café du coin où les mêmes habitués se rencontraient régulièrement, échangeant les mêmes potins, faisant le piquet ou le jacquet de famille. Cela se passait patriarcalement. Les toques de velours et les pantoufles en tapisserie abondaient. On se connaissait, on vieillissait ensemble, on avait des intimités qui ne se retrouvent plus.

Car aujourd'hui c'est une dispersion générale.

Les frontières factices se sont effacées. Adieu la poule au billard, dont les émotions naïves peuplaient le sommeil de songes où l'on blousait son adversaire! Adieu le domino à quatre, — encore un jeu qui est en train de tomber, lui aussi, en désuétude!

La facilité des communications a engendré le déplacement perpétuel.

Et voilà comment la mort de Berger, qui aurait été un événement à l'heure de sa première réputation, a passé presque inaperçue.

~ Mais le grand deuil, c'est le deuil qui frappe le monde artistique.

Carpeaux est mort.

Cette carrière qui devait nous donner encore tant de chefs-d'œuvre est brutalement interrompue. C'est horrible! D'autant plus horrible, que Carpeaux a été longtemps méconnu, bafoué même. Vous vous rappelez les ignobles dénonciations dirigées contre lui, à propos de son groupe de l'Opéra. Vous vous rappelez cette stupide tache d'encre qui fit tant bavarder les oisifs et ricaner les imbéciles.

Et puis, comme toujours, parmi ses confrères même, Carpeaux rencontrait des hostilités engendrées parfois par ses boutades de paysan du Danube.

Cette paysannerie a donné lieu à toutes sortes de racontars dont il ne faut pas croire la moitié, mais qui étaient en partie vrais. Carpeaux, fils de ses œuvres, plus accoutumé à manier ses durs ciseaux et à remuer ses blocs de terre qu'à fabriquer des madrigaux et à tourner des compliments, avait parfois, si l'on peut ainsi parler, des durillons au caractère comme aux mains.

Fier de ses statues, parce qu'il était convaincu et qu'il s'y mettait tout entier, il avait un orgueil dont la candeur était presque touchante. Il parlait de lui-même comme il aurait parlé d'un étranger. Ce n'était pas la vaniteuse astuce de Courbet, par exemple, c'était une satisfaction presque enfantine.

Il savait, d'ailleurs, défendre vaillamment son idée.

Au moment où l'on découvrit le groupe de la Danse, dont nous parlions tout à l'heure, un des hauts fonctionnaires du ministère des Beaux-Arts était venu le trouver à l'Opéra, et se faisant l'écho des récriminations alors à la mode, il entreprit de faire comprendre à Carpeaux que son groupe ne répondait pas à la solennité du lieu, qu'il avait des audaces dont on était choqué, que...

— Enfin, monsieur, le nouvel Opéra sera un temple et...

Carpeaux, agacé, interrompait son interlocuteur à ce mot, et désignant la place du contrôle :

— Un temple!... un temple!... Alors pourquoi mettez-vous un comptoir à la porte?...

~ Ce qu'il y avait d'admirable chez Carpeaux, c'était la façon dont il faisait vivre et comme palpi-ter le marbre ou la pierre.

Théophile Gautier, qui s'y connaissait, eut un jour un mot charmant à propos de Carpeaux.

Gautier descendait de Neuilly avec un peintre. Celui-ci attaquait le statuaire précisément à cause de cette vitalité ardente qu'il communiquait à tout ce qu'il touchait.

— Enfin, disait le détracteur, l'art antique a une sérénité et une impassibilité qui ne ressemblent en rien à cette recherche convulsée. Le calme, le simple, voilà le beau.

Gautier écoutait en plissant la lèvre.

On était arrivé tout près de la place de la Concorde, dans les Champs-Élysées.

Soudain Gautier coupant court à la tirade :

— Ah! vous êtes pour le calme et le simple; alors vous devez préférer ceci à cela.

D'une main il montrait la boutique d'un marchand de bâtons de guimauve et de l'autre les chevaux de Marly.

Le peintre baissa le nez, et n'attaqua plus Carpeaux.

~ Un livre à signaler.

Il porte un nom qui, à lui seul, est un attrait : le nom du regretté Philarète Chasles.

En voilà un qui protestait aussi contre la guimauve! Son œuvre posthume : *la Psychologie sociale* (mauvais titre à prétention!) atteste en des pages merveilleuses de verve, combien était intarissable cet esprit toujours en éveil, toujours primesautier, toujours plein de verdure et de sève.

C'est un fouillis d'éclairs.

Il y a là de quoi défrayer des volumes et des volumes. Chasles, lui, semait en prodigue. Chaque page avait ses perles et ses paillettes. On a réuni ainsi des fragments qui vont de Henri IV à Alexandre Dumas, de Voltaire à Bismark.

Lecture de choix, lecture en même temps facile.

Quand on sent l'éblouissement venir, à force d'avoir regardé miroiter ce style aux facettes radieuses, on ferme le livre, qui est découpé par tranches, et l'on reprend ce causeur exquis à l'heure où l'on sent de nouveau le besoin de s'illuminer un peu le cerveau.

Philarète Chasles fut un des créateurs de ce genre flamboyant, scintillant, où tant d'autres l'ont suivi, sans pouvoir le dépasser.

Naturellement, comme tout homme qui fraye une voie, il eut affaire au dénigrement acharné de quelques-uns.

Mais comme il s'en moquait!

— Voyez-vous, mon cher, me disait-il un jour, ce sont les fabricants de chandelle qui ne me pardonnent pas d'avoir éclairé la critique au gaz!...

~ Mœurs du jour peintes par elles-mêmes.

Vous savez bien, le jeune commis qui a failli être victime d'une tentative de meurtre commise par le père d'une jeune fille qu'il avait séduite?

Depuis qu'on a appris que les blessures par lui reçues n'auraient pas l'issue qu'on redoutait d'abord, ce jeune homme a reçu les plus brillantes propositions de deux ou trois magasins de nouveautés.

Dame! cela enfonce singulièrement l'homme à la fourchette, de lointaine mémoire.

Avoir au rayon de la soierie, par exemple, le héros de ce drame de l'amour, quelle splendide réclame! Comme cela attirera les pratiques sentimentales à qui l'on montrera le *commis au coup de couteau!*

Il ne manquerait plus que de faire figurer cette *great attraction* sur les prospectus que l'on distribue à foison à cette époque.

~ Un racontar auquel je refuse de croire.

Un journal prétend que l'on peut voir dans le *camerino* de la brillante comédienne une photographie de l'auteur de *la Dame aux camélias* avec cette inscription : « A la vraie princesse Georges. »

Encore une fois, je proteste :

Parce que Dumas a trop de cœur d'abord pour faire à la mémoire de Desclée cet injuste passe-droit;

Ensuite, parce qu'à défaut de cœur, il aurait encore cent fois trop d'esprit pour contresigner une sottise!

~ Authenticité garantie.

Judic, l'inimitable chanteuse, raffole des fêtes champêtres.

Dimanche dernier donc, elle assistait aux suprêmes ébats de la foire de Saint-Cloud.

On passe devant une boutique de *somnambule extralucide*, Judic n'y résiste pas.

Elle entre dans la voiture aux consultations; mais là, contre son attente, elle se trouve en face d'une prophétesse parfaitement éveillée, en train d'écumer un pot-au-feu qui bouillait mélancoliquement dans un coin.

La somnambule ne s'en dispose pas moins à commencer la séance.

— Mais vous ne dormez donc pas? hasarde Judic de sa voix la plus insinuante.

— Non, madame... On m'endort seulement une heure le matin, et ça sert pour toute la journée!...

~ C'était au Palais, avant-hier.

Un avocat plaideait devant la cour d'assises, si habilement présidée par notre ami Desmazes.

L'avocat, dix fois déjà avait eu l'air de toucher à la fin de sa péroraison, puis repartait tout à coup sur de nouveaux frais.

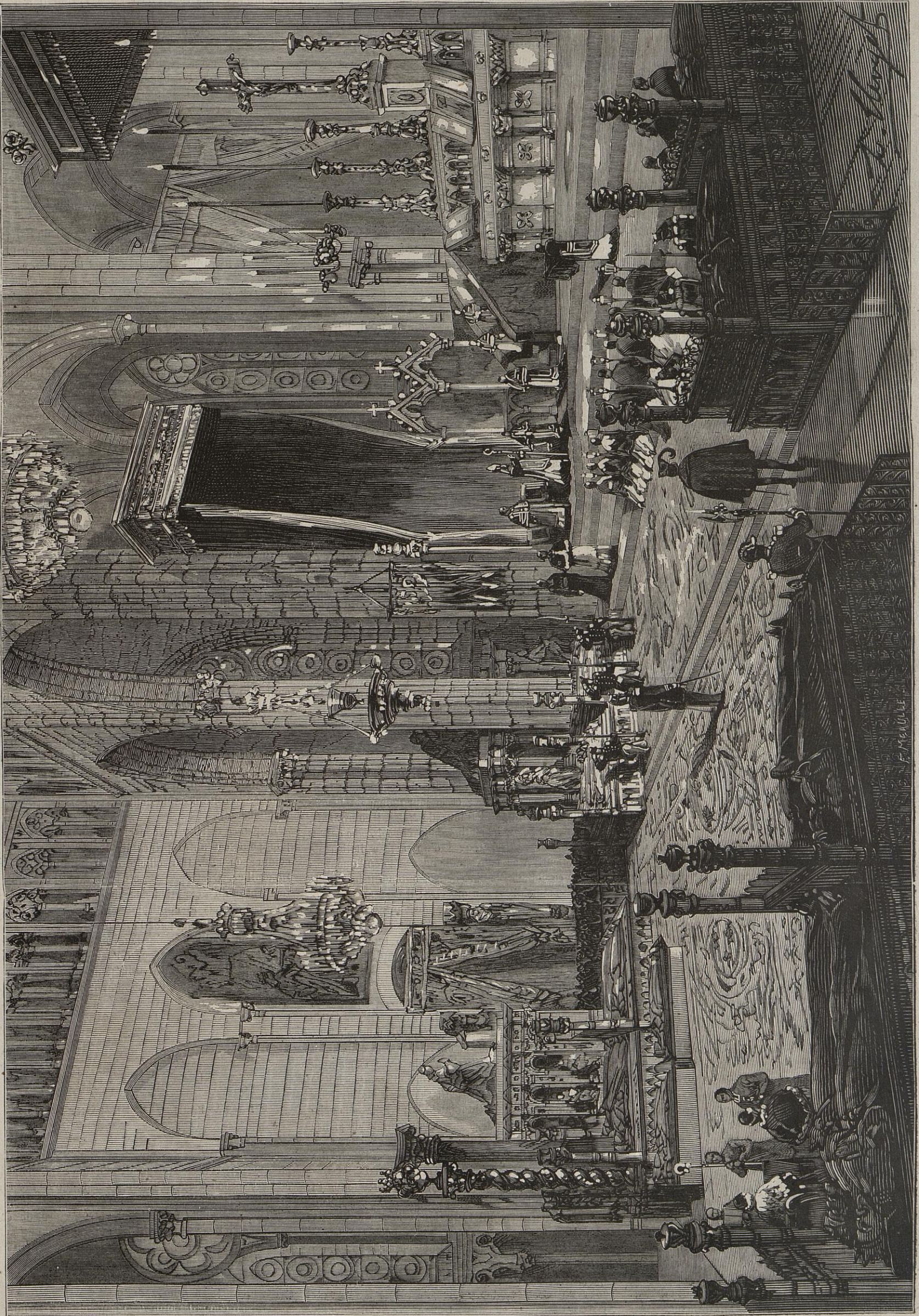
A la onzième fois, un des assistants se penche vers son voisin, et à *mezza voce* :

— Il est à remontoir!



1. La toilette. 2. La caserne au gué de Maulny (le Mans). 3. Types et costumes. 4. La chambre, matriculage des effets. 5. La soupe des hommes de garde. 6. Effet de l'astiquage au cirage. 7. Les réservistes à diner. 8. Les officiers. 9. L'enragé canotier. 10. La première soupe. 11. Vermoulu, le chien du régiment.

Le carnet d'un réserviste. — (Par M. Sahib, réserviste au 104^e de ligne.)



SAINT-DENIS. — Consécration de la basilique, après sa restauration, le dimanche 11 octobre. — (Dessin de M. Clerget, d'après le croquis de M. D'ich.)

JEAN-BAPTISTE CARPEAUX

L'ŒUVRE & L'ARTISTE

L'ÉCOLE française est cruellement éprouvée. En moins d'une année, nous avons vu disparaître Corot et Barye, Millet et Pils, physiologies originales, individualités fécondes auxquelles l'art moderne doit une partie de sa gloire, et voici qu'un de nos sculpteurs les mieux doués, élégant dans son énergie, charmant et puissant à la fois, succombe avant l'âge, à la suite d'une maladie qui l'a tenu longtemps courbé sous d'atroces souffrances, ne laissant aucune place à l'espoir. Jean-Baptiste Carpeaux était jeune encore; il avait quarante-huit ans. Mais infatigable au travail, entreprenant et plein de sève, son œuvre est considérable. J'ajoute qu'il est très-répandu, car tous ses bustes de fantaisie, et la plupart de ses statues et statuettes ont été répétés à diverses reprises, parfois même tirés à beaucoup d'exemplaires, soit en marbre ou en bronze, soit en terre cuite ou en plâtre. Aussi son nom jouissait d'une grande notoriété, peu d'artistes étant à ce degré populaires, tout le monde est à même de mesurer l'étendue d'une telle perte.

Carpeaux avait le secret de la grâce. Souvenons-nous de son *Pêcheur napolitain*, figure d'une rare délicatesse, d'un caractère fin et souriant. L'ensemble en est un peu grêle peut-être. Cependant, quel choix heureux de formes, quelle jeunesse dans les plans, quelle souplesse de modelé, quelle vérité spirituelle respire l'attitude! Il avait le don de la force. Qui peut avoir oublié le groupe d'*Ugolin* et son luxe hardi de saillies osseuses, de muscles ressortis, de crispations nerveuses?

Toutefois, la qualité vraiment maîtresse de l'artiste, celle qui a fait principalement sa vogue dans le présent et qui, sans doute, déterminera, dans l'avenir, sa valeur plutôt que l'empreinte de la grâce, plutôt que l'accent de la vigueur, c'est la vie dont il a su toujours animer ses ouvrages. Sous ce rapport, on connaît de lui des bustes sans rivaux pour ainsi dire, celui de M^{lle} Fiocre, entre autres, exposé en 1870, ceux de l'architecte Garnier (Salon de 1869), du peintre Gérôme (Salon de 1872), de M. Alexandre Dumas fils (Salon de 1874). Je citerai en outre une *Mater dolorosa*; ce journal en a publié, dans le temps, une gravure excellente. Oui, voilà autant de morceaux accomplis et qu'on peut louer sans réserve.

Maintenant que cette doctrine de voir le terme de l'art de préférence dans la stricte réalité, et de ne proposer à ses efforts rien de plus que la reproduction de la nature, ait fait à l'occasion dévier Carpeaux des règles du goût, des lois du beau, cela n'est certes pas douteux. Il saute aux yeux, par exemple, qu'un peu plus de raison et d'harmonie dans la cadence des lignes, de distinction dans les formes et les types, n'eussent point gâté le fameux groupe de la *Danse*, que l'on voit à la façade du Nouvel-Opéra. Mais lorsque l'artiste dirigeait sa verve et guidait ses penchants naturalistes, tout en faisant palpiter la pierre ou le bronze, tout en marquant chacun de ses personnages d'une intensité de vie surprenante, tout en restant lui-même, il savait agencer des compositions parfaitement ordonnées et équilibrées, et signait alors des ouvrages qui le feront surtout trouver comme l'un des plus nobles représentants de la statuaire française. Témoins, les hauts reliefs du pavillon de Flore, et le beau groupe des *Quatre parties du monde*.

Mais je n'ai point l'intention d'écrire aujourd'hui une étude approfondie sur les œuvres et le talent de Carpeaux. Le temps et l'espace me manquent. Je me bornerai à ajouter à ce qui précède quelques renseignements biographiques.

Né à Valenciennes, le 11 mai 1827, Carpeaux fut élève d'abord de son compatriote Abel de Pujol, de Rude ensuite, enfin de David. Il obtint le grand prix de Rome en 1854. De la villa Médicis, où se sont formés, quoiqu'on dise, nos artistes du savoir le plus sain, il envoya le *Pêcheur napolitain* et l'*Ugolin*, exposés, le premier en 1859, le second au Salon de 1863. Il avait déjà exposé, en 1853, un bas-relief aujourd'hui oublié : l'*Empereur recevant Abd-el-Kader à Saint-Cloud*.

A partir de 1863, il a figuré à toutes les expositions

qui se sont succédé au palais des Champs-Élysées, ordinairement avec des bustes auxquels les visiteurs ne marchandèrent jamais leurs suffrages, quelquefois avec des statues qui manquaient rarement, comme l'*Amour blessé*, au Salon de 1874, sa dernière œuvre, de soulever une approbation unanime.

Carpeaux venait d'être nommé officier de la Légion d'honneur.

OLIVIER MERSON.

SOUVENIRS ANECDOTIQUES

Le 12 octobre 1875, le grand statuaire Carpeaux est mort à Courbevoie.

Notre collaborateur, M. Olivier Merson, vient de décrire ses œuvres artistiques; nous allons donner sur cette puissante individualité, des renseignements intimes, sans ordre et tels que nous les fournissons par notre mémoire.

Carpeaux était un artiste aussi grand que modeste; je dis modeste, car voici les paroles qu'il adressait quelques jours avant sa mort, au prince Stirbey :

« J'ai la vie, le mouvement; j'aurais atteint la noblesse, la grandeur... je le sens. »

Le prince Stirbey venait d'acquiescer le beau groupe *l'Amour blessé*, une des dernières productions de Carpeaux; lorsqu'il apprit la douloureuse maladie de l'artiste. Il s'empressa de lui offrir l'hospitalité dans la propriété qu'il possède à Nicé.

Ramené en juin à Paris, Carpeaux fut installé par le prince dans une coquette habitation située à deux pas de son château de Courbevoie. Une maison blanche à trois étages, gaie comme le paysage environnant, dans laquelle le luxe avait été remplacé par le confortable le plus exquis. C'est une véritable demeure d'artiste; le petit jardin qui précède le perron est rempli de verdure; la grille d'entrée est ombragée par des tilleuls, assez bas pour donner de l'ombre au besoin, mais ne point gêner la vue. De la fenêtre de sa chambre à coucher, le malade pouvait embrasser tout le paysage dont le grand bras de la Seine forme le premier plan.

La promenade favorite du grand artiste était le parc du château de Bécon. Le malade, après avoir humé le grand air à pleins poumons, se faisait arrêter sur la plate-forme, à ce point culminant, trop célèbre malheureusement, car c'est de là que l'armée de Versailles dut bombarder Paris. On couchait Carpeaux sur un canapé, et il passait là toutes ses journées, absorbé dans la contemplation de la nature.

Carpeaux avait le culte de Michel-Ange. Grand était son désir d'assister au centenaire de ce dernier; mais la maladie l'en empêcha; et le jour même où l'Italie tout entière couronnait l'auteur de *Moïse*, il couronnait, lui aussi, à Bécon, la statuette de *Michel-Ange enfant sculptant son satyre*, œuvre d'un artiste italien de grand talent. A ce couronnement assistaient quelques amis et, ce jour-là, le cher artiste oublia un instant la mort qui l'appelait et son martyre; il espéra.

Carpeaux, né en 1827, à Valenciennes, de parents pauvres, fut envoyé à l'école des Frères. Tout petit il fouillait le fond des fossés pour en retirer l'argile qu'il moulait en figures bizarres mais toujours expressives.

A son dernier ouvrage, *l'Amour blessé*, se rattache une touchante histoire. Un soir, la domestique, d'un mouvement irréfléchi, luxa le bras du petit garçon de Carpeaux, qui avait quatre ans et élevait une colombe. Pour calmer le petit blessé on lui apporta celle-ci, et l'enfant oubliant sa douleur s'isola avec son oiseau favori. A cette vue, l'artiste un instant remplaçant le père, Carpeaux fit poser le petit Charles sous les feux d'une lumière électrique et modela la première ébauche de cette gracieuse statue devenue la propriété du prince Stirbey.

A son arrivée à Paris, Carpeaux, élève à l'école des Beaux-Arts, faisait pour vivre des bustes à 50 francs.

Il était très-aimé de Napoléon III et de toute sa famille, et fut le premier professeur de dessin du prince impérial. Pendant son séjour à l'école de Rome, Carpeaux envoya, comme projet, le groupe à quatre personnages, *Ugolin et ses fils*, dont une épreuve en bronze existe actuellement au jardin des Tuileries. Le projet fut refusé et Carpeaux insista très-énergiquement. Devant cette résistance, le directeur de l'école le renvoya. Arrivé à Paris, Carpeaux alla trouver M. Achille Fould, alors directeur des Beaux-Arts, lequel admira beaucoup

le projet qu'on venait de refuser, le soumit à l'Empereur, et d'après l'ordre de celui-ci réintégra le jeune artiste à l'école de Rome.

Les travaux du pavillon de Flore achevés, M. Le-fuël, architecte, prévint Carpeaux que son bas-relief représentant le *Triomphe de Flore* prenait trop de place et que son travail ne pouvait y rester. Désespéré, Carpeaux en référa à l'Empereur, et le lendemain son œuvre, dégagée des échafaudages qui la cachaient, apparaissait aux yeux du public, et l'admiration de celui-ci donnait plein et entier gain de cause au grand artiste.

Carpeaux, comme toutes les natures d'élite, avait le sentiment religieux. — On raconte que lorsqu'il concourait à l'atelier de Rude pour le prix de Rome, il se rendit un jour dans la chapelle de l'église de Saint-Sulpice, et qu'il en sortit, disant: « La Vierge m'a promis que si je travaillais, j'aurais le prix de Rome. »

Pendant toute sa maladie, il a tenu à ne pas manquer le service divin le dimanche.

Dernièrement, en se rendant, poussé dans sa petite voiture, afin de communier, à l'église Saint-Pierre de Courbevoie, le facteur lui remit une lettre de M. Wallon, son compatriote, lui annonçant sa nomination d'officier de la Légion d'honneur. Ce fut le prince Stirbey qui, détachant sa rosette, la lui offrit. « Ah! merci, lui dit Carpeaux, c'est le bon Dieu qui va en avoir l'éternité; » et il se la fit mettre à la boutonnière avant de s'avancer vers la sainte table.

Le lundi 11 octobre, à huit heures du soir, son agonie commença; à dix heures et demie, sentant la vie l'abandonner, il réunit tout ce qui lui restait de forces, et, tirant à lui sa vieille mère septuagénaire, il murmura: « O ma mère, ma petite mère, je t'aime de tout mon cœur! » Ce furent ses dernières paroles. A six heures et demie du matin, le grand statuaire rendait le dernier soupir après des souffrances atroces.

Avant de mourir, il exprima le regret de partir sans avoir vu son fils Charles, et remercia le prince Stirbey, l'hôte distingué qui lui avait assuré une fin digne et tranquille.

Il est de notre devoir, au nom des arts français, de rendre ici un éclatant hommage à la conduite du grand seigneur, du prince Stirbey, qui a disputé à la mort celui qui fut le plus grand sculpteur de son époque.

M. le prince Stirbey avait pour Carpeaux des attentions de prince et d'artiste. Il cherchait toutes les occasions d'alléger ses souffrances, et avait ces délicatesses dont les natures d'élite ont seules le privilège. Non content d'éloigner de ce lit de douleur les créanciers qui le menaçaient, il en fit approcher la famille et les amis. Pour tout dire, en un mot, il fit des prodiges d'affection et de générosité discrète dont l'art ne saurait être trop reconnaissant.

Le prince Stirbey ne considère pas sa tâche accomplie pour cet autre prince de l'art qu'il considérait comme son égal. Il a sollicité de la famille le soin des funérailles. C'est par ses soins que s'est fait l'embaumement et qu'a été établie la chapelle ardente, où les nombreux amis et admirateurs de Carpeaux pourront contempler ses traits pour la dernière fois.

La municipalité de Valenciennes, sa ville natale, vient d'adresser au prince Stirbey un télégramme, revendiquant l'honneur de sa dépouille pour la renfermer dans un caveau surmonté d'un monument qui sera élevé par souscription.

DICK.

CONSÉCRATION

DE LA BASILIQUE DE SAINT-DENIS

PENDANT le siège de Paris, Saint-Denis et principalement l'antique basilique de nos rois, eurent beaucoup à souffrir du bombardement des Allemands. Depuis bientôt près de cinq ans, la splendide église était encombrée de hautes clôtures en planches et d'échafaudages. On ne voyait que des fragments de la nef; la plupart des vitraux étaient détruits ou détériorés par les éclats des obus krupp; c'était un vaste chantier.

Le dimanche 10 octobre, complètement terminée, débarrassée de tous les matériaux et de tous les écha-

faudages, l'église fondée par Dagobert est apparue dans toute l'harmonieuse majesté de son architecture et parée avec une magnificence inouïe. Ce jour avait été choisi comme étant la date de la fête annuelle de saint Denis, patron de la ville, pour consacrer de nouveau la basilique, après sa restauration.

Les vieilles et magnifiques tapisseries des Gobelins, représentant des scènes de l'Ancien et du Nouveau-Testament, que possède le trésor de l'église, couvraient de leurs plis harmonieux la grande entrée, les chapelles des bas côtés et tout l'abside. L'oriflamme de l'abbaye avait été placée à gauche de l'autel, au même endroit où jadis les rois de France allaient la recevoir solennellement des mains de l'abbé, et la remettaient ensuite au chevalier le plus vaillant, quand ils devaient marcher à l'ennemi.

Cette bannière, de couleur pourpre, est fendue à trois pointes allongées et garnie d'une frange en soie verte. Elle porte, en or, les initiales S.-D. (Saint-Denis) au-dessus de deux palmes croisées.

Le temps était superbe, et les gais rayons d'un soleil d'automne passant à travers les vitraux venaient se briser en prismes de toutes couleurs sur les lustres en cristal et les lampadaires en cuivre poli, en faisant scintiller l'or des dais, des crosses épiscopales, des ornements religieux et des chasses exposées dans le chœur. C'était un éblouissement.

A dix heures du matin, M^{sr} Richard, archevêque de Larisse, coadjuteur de S. Em. le cardinal-archevêque, arrivait à la basilique, où il allait célébrer une grande messe pontificale.

Dès son entrée, il fut reçu par tout le clergé de Saint-Denis et conduit au chœur sous un dais porté par les prêtres. L'huissier de l'abbaye le précédait, revêtu d'un costume fort pittoresque : toque à mortier en velours violet, ombragée d'une longue plume d'autruche noire qui retombait sur le côté; sur ses épaules était un manteau court, mais très-ample, garni autour du cou d'une sorte de pèlerine, également en velours violet, et qui descendait devant en deux larges bandes formant les côtés du manteau. Sous celui-ci, on voyait passer une épée au fourreau d'acier poli et brillant.

Arrivé à l'autel, M^{sr} Richard prend place dans un fauteuil doré placé à gauche et que surmonte un dais en velours cramois, richement brodé or et supporté par deux colonnes en bois doré.

La grande messe a été chantée par le chœur d'enfants de l'église de Groslay, qui nous a frappé par la perfection avec laquelle elle a chanté l'*O salutaris*, où l'on a entendu aussi une voix de ténor des plus remarquables.

La cérémonie finissait à midi. A trois heures, vêpres, procession des reliques des saints martyrs : saint Denis, saint Rustique et saint Eulèthère; salut et bénédiction par M^{sr} Richard.

COURRIER DU PALAIS

ENCORE une demande en séparation de corps! Celle-ci est soumise au tribunal de Jonzac, dans le département de la Charente-Inférieure. Le mariage de M. le marquis avec la veuve d'un banquier de Paris avait eu lieu en 1869, et en 1874 M^{me} la marquise abandonnait le domicile conjugal pour venir habiter à Paris chez son fils. Elle était, disait-elle, poussée à bout par les mauvais procédés et les mauvais traitements; la persécution aurait commencé quelques mois après la célébration du mariage. M^{me} la marquise demande à prouver dix-huit faits qu'elle articule, et que le tribunal a reconnus pertinents et admissibles. Ah! s'ils sont prouvés, tout n'était pas couleur de roses dans ce ménage; le mari injuriait sa femme, il soutenait devant les domestiques qu'elle était folle; il voulait la forcer à servir à table, il mettait à la porte son beau-père et sa belle-mère, il prétendait faire manger à M^{me} la marquise des tartines où l'huile de croton était étalée en guise de confitures. M. le marquis, dans une ville d'eaux d'Allemagne, faisait publiquement la cour à une autre dame, de laquelle il publiait qu'il était amoureux fou, et dans les promenades il abandonnait sa femme, qui ne savait pas un mot

d'allemand, soit sur les routes solitaires en dehors de la ville, soit au milieu de la foule attirée par un feu d'artifice, et il montait en voiture avec la dame de ses pensées; il accusait sa femme de voler du dessert, il visitait ses poches, il recommandait à son concierge de ne pas la laisser pénétrer dans son appartement, parce que, disait-il, sa femme était une voleuse. Enfin M^{me} la marquise offre de produire une série de lettres injurieuses que son mari lui avait écrites, parce qu'elle avait pris la résolution de s'en tenir strictement aux dispositions de son contrat de mariage, qui l'autorisait à gérer et administrer elle-même sa fortune.

L'enquête a été ordonnée, et il a été alloué à M. le marquis, qui concluait à 20,000 fr. de provision alimentaire, une somme de 2,500 fr.

Les demandes en séparation de corps semblent, il est vrai, pleuvoir comme la grêle; mais il ne faut pas que cela effraye trop les célibataires, car on ne parle pas des ménages, beaucoup plus nombreux, qui sont sous le parapluie, le bonheur n'ayant pas d'histoire. C'est égal, quelque philanthrope moraliste ferait un travail bien utile en publiant une statistique indiquant la proportion exacte des époux heureux, étant donné le total des mariages. Rien n'est rassurant comme la statistique, c'est le grand argument des voyageurs en chemin de fer : «Après tout, il n'y a que tant pour cent de tués et blessés sur le nombre total des voyageurs!» Et l'on monte en wagon!

En ce moment, la chasse donne aussi beaucoup d'occupation aux tribunaux; la chasse cause presque autant de dissensions que... que le mariage. Voilà trois propriétaires qui vivaient en paix comme de bons voisins, il s'était établi entre eux un accord tacite qui autorisait chacun d'eux à chasser librement sur les terres de tous les autres, et cela depuis des années. Tout à coup, à l'ouverture de 1875, je ne sais pour quel lièvre ou pour quel perdreau en litige (le procès ne le dit pas), M. Decrouy fait défense à M. Bouchet de chasser sur ses terres; mais M. Bouchet ne considère pas cette injonction comme sérieuse, il continue de chasser, et le garde champêtre lui déclare procès-verbal. Un troisième propriétaire, M. Lorin, qui est le beau-père de M. Bouchet, trouve étrange que M. Decrouy ait lui-même chassé sur ses terres dans la soirée du même jour où il avait exclu son gendre des bénéfices de l'accord commun; il assigne donc à son tour M. Decrouy devant le tribunal correctionnel de Meaux. De là, deux procès qui semblent identiques et qui pourtant ont eu un résultat bien différent. Le tribunal a admis que le consentement tacite est toujours présumé jusqu'à ce que le propriétaire de la chasse exprime une intention contraire. Or, la défense a été formulée par M. Decrouy vis-à-vis de M. Bouchet, qui est condamné à 16 francs d'amende et à 10 francs de dommages-intérêts; mais comme il n'y avait eu de la part de M. Lorin aucune déclaration antérieure au fait incriminé, M. Decrouy a été renvoyé des fins de la poursuite.

Je ne sais si je me trompe, ce qui pourtant est probable, puisque je ne pense pas tout à fait comme le tribunal, mais il me semble que la convention tacite étant rompue vis-à-vis de l'un des contractants par M. Decrouy lui-même, il ne pouvait se croire encore investi d'un droit dont lui-même venait de refuser l'équivalent. Pourquoi les chasseurs n'ont-ils pas déjeuné ensemble ce jour-là? De là tout le mal, car il y aurait eu nécessairement transaction au dessert. Après tout, une condamnation correctionnelle est toujours une chose fâcheuse pour les deux parties quand la colère est passée.

La cour d'assises de la Seine a dû encore condamner un employé, un caissier adjoint des magasins de nouveautés du Louvre, un jeune homme de vingt-cinq ans, élevé avec soin par la plus honorable famille. Mais les séductions de Paris sont bien fortes contre un jeune homme qui a quelque penchant à l'inconduite. Malheureusement pour Auguste Duval, ce n'est pas un seul vol qu'on lui reproche; il en a commis plusieurs avec beaucoup trop de hardiesse et d'habileté. Déjà il avait été renvoyé des magasins du *Bon Marché* pour des actes d'indélicatesse, et l'on se demande comment il avait pu entrer de nouveau dans une grande maison du même genre. Le châtement infligé par la cour est sérieux : cinq ans de prison! Et puis l'avenir perdu... Voilà des plaisirs qui laisseront au coupable des souvenirs bien amers.

Je dois toujours vous tenir à peu près au courant de la «tragédie» de White-Chapel; l'enquête continue devant le tribunal de police de Southwark, et il s'est produit un nouvel incident à surprise. Dernièrement, on conduisait devant le magistrat de police un individu prévenu d'avoir abandonné sa femme et ses enfants, ce qui, devant la loi anglaise, est un délit. Cet homme, qui n'était autre que Thomas Wainwright, le frère de Henri Wainwright, l'assassin présumé d'Henriette Loner, fut acquitté; mais l'examen de sa conduite avait révélé un fait assez grave; c'était lui qui avait acheté, pour le compte de son frère, le couperet qui a servi à démembrer le corps de la victime et la pelle qui a servi à creuser la fosse. Il y a encore à sa charge d'autres circonstances qui ne sont pas moins graves à titre de présomptions de complicité.

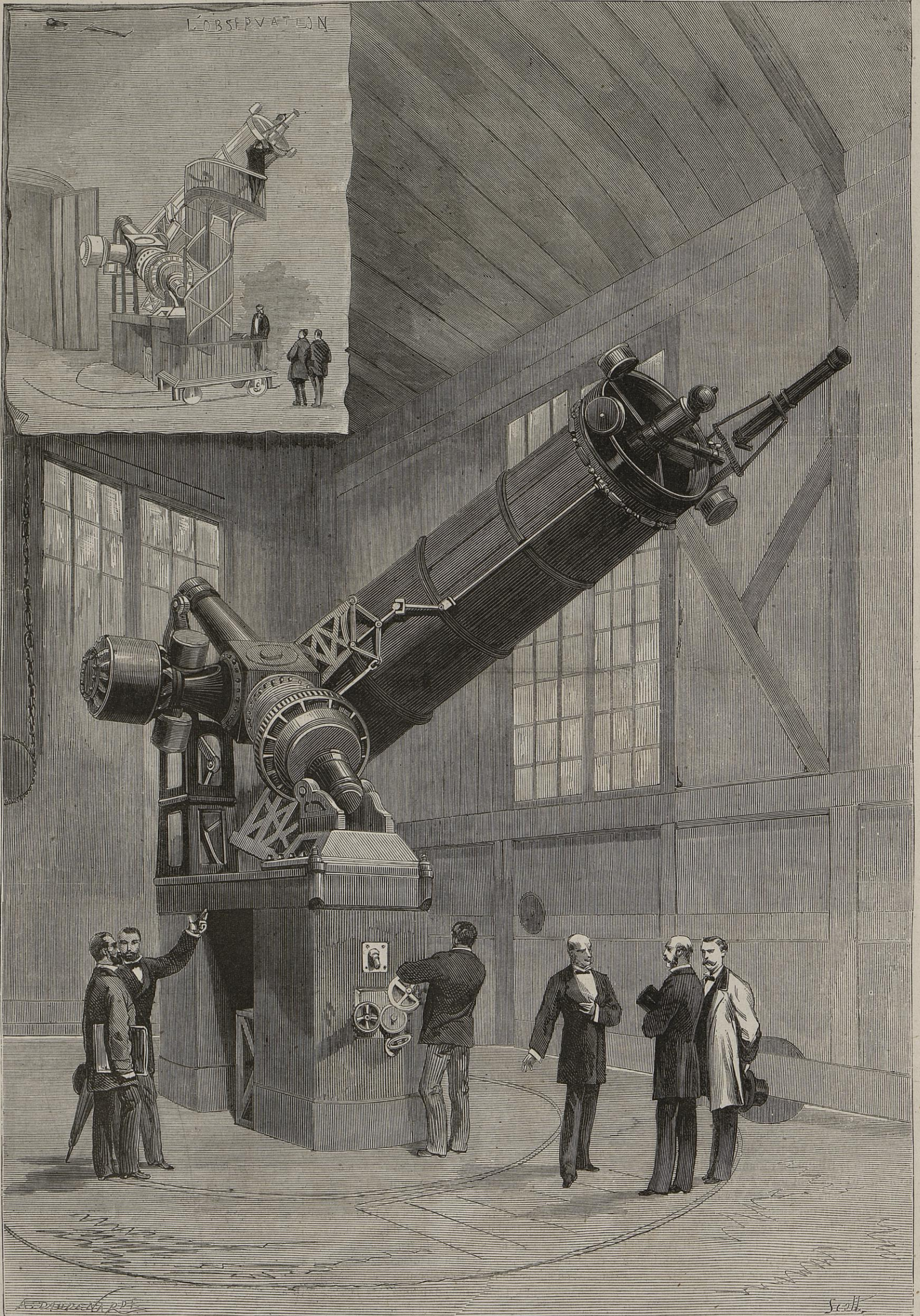
Vous avez entendu raconter ces histoires vraies ou fausses, ou seulement un peu embellies, de voleurs pris sur le fait, grâce aux progrès de la mécanique et à l'ingéniosité des inventeurs. Une porte est crochétée ou ouverte à l'aide d'une fausse clef, crac! aussitôt un pistolet part, ou une petite machine infernale fait explosion; le voleur est blessé et, dans tous les cas, le bruit attire les voisins et les sergents de ville. Je ne sais plus trop où j'ai entendu raconter l'histoire d'un vieux serviteur qui prenait régulièrement tous les jours une petite somme dans le secrétaire de son maître. Celui-ci, qui avait une confiance absolue dans le vieux valet de chambre, se trouvait être l'ami de Robert-Houdin; il alla lui confier son embarras : «Je ne veux agir, lui dit-il, que quand j'aurai acquis une certitude. — Eh bien, rien de plus facile, répondit Robert-Houdin; laissez-moi perfectionner un peu la serrure de votre secrétaire; je ne vous demande qu'une heure ou deux.» Le travail terminé, Robert-Houdin dit à son ami : «Mettez deux ou trois gants l'un par dessus l'autre à votre main droite et ouvrez votre secrétaire.» La clef n'a pas encore terminé son évolution, qu'une petite griffe à triple pointe jaillit sur la main gantée et laisse trois petites marques dans la peau, dans la peau du gant. On devine le reste; le lendemain, le vieux serviteur cherchait à dissimuler trois petites piqûres sur le dos de sa main droite.

Ce sont probablement des récits de ce genre qui ont enflammé l'imagination du locataire d'un appartement situé dans le passage de l'Élysée des Beaux-Arts. Ce locataire, pendant dix-huit mois, s'est laissé voler par son concierge. — Il travaillait à son pétard révélateur. — Oh! patience des inventeurs, jamais tu n'auras eu pareil exemple! — Enfin, le pétard est terminé, et le locataire prend le soin d'avertir tous les voisins de ne pas s'effrayer de l'explosion. Soin inutile, trois fois encore des vols furent constatés et le pétard garda le silence. Il n'était pas encore mûr! Enfin le pétard fonctionna, le locataire volé fut au comble de ses vœux, et le concierge Dautrappe vient d'être condamné à huit mois de prison. Il a soutenu jusqu'au bout qu'il était monté dans l'appartement pour rapporter une bottine tombée dans la cour, qu'il n'avait jamais rien volé; que le locataire mentait, que les voisins mentaient et que le pétard avait menti.

Le conseil de guerre de Blidah vient de condamner à la peine des travaux forcés à perpétuité une sorte de bête sauvage, un nommé Algayer. Ce misérable, déjà cinq fois condamné, subissait, à Milianah, la peine des travaux publics dont il avait été frappé en dernier lieu. Il s'évade, il est repris par un garde champêtre qui le fait monter sur une diligence pour le mettre à la disposition de la brigade de gendarmerie de Cherchell. Le prisonnier saute de la voiture dans les broussailles; le garde champêtre saute après lui, et le postillon fait claquer son fouet, et les voyageurs continuent paisiblement leur route. Pendant ce temps, Algayer renversait le garde, le désarmait et s'efforçait de l'égorger avec son couteau. Sans l'intervention d'un courageux passant, il lui coupait le cou.

Ce malfaiteur n'a témoigné aucun repentir, pas même un regret. Ah! je me trompe; il a dit qu'il regrettrait de ne pas avoir tué le garde.

Et Florian qui croyait avoir inventé le remords du crocodile!



Le télescope gigantesque de l'Observatoire. — (D'après nature, par M. Scott.)



CARPEAUX

Décédé à Courbevoie le 12 octobre 1875. — (Dessin de M. Bocourt.)

LE GRAND TÉLESCOPE DE L'OBSERVATOIRE

APRÈS avoir présidé la séance du conseil de l'Observatoire, le 7 octobre dernier, M. le ministre de l'instruction s'est rendu dans les jardins pour procéder à la réception du grand télescope dont la construction préoccupe à bon droit le public et la presse depuis longtemps. Nous avons représenté MM Wallon et Leverrier entourés d'un groupe de savants émus du spectacle qui s'offrait à leurs yeux.

Cet instrument monumental pesant neuf tonnes, une de plus que le grand canon anglais, se manie avec tant de facilité que M. Wallon lui fait parcourir le cercle du mouvement diurne en le touchant du doigt.

La longueur est de plus de sept mètres, en comprenant le chercheur, le poids de la portée mobile est de 9 tonnes et celle de la portée fixe de 40,000 tonnes.

Il n'a coûté que 200,000 fr. environ.

La construction a duré six ans; mais elle a été interrompue par la mesure qui a écarté M. Leverrier de l'Observatoire, par les catastrophes que l'empire n'avait pu prévoir et par les travaux pour le passage de Vénus.

On peut comparer les télescopes à des pièces d'artillerie qu'on braque sur les astres, et qui reçoivent d'autant plus de rayons que leur calibre est plus grand. L'âme du télescope de Paris ayant 120 centimètres de diamètre, embrasse deux fois plus de rayons que celle des télescopes de Marseille, dont la surface est moitié.

Notre artiste a joint au dessin du télescope un croquis permettant de comprendre la manière dont l'astronome se poste pour faire les observations.

La forme de l'intérieur de la culasse, qui est en verre parabolisé, oblige tous les rayons à venir se réunir sur un petit miroir plan placé à la gueule même du canon astronomique.

C'est cette image que les astronomes examinent, comme on le voit, avec un microscope nommé oculaire. Le grossissement que l'on peut employer sans jeter le trouble dans la vision, varie suivant la perfection du grand miroir, son éclat et l'état de l'atmosphère.

Comme l'image de très-petites étoiles par un temps douteux a supporté un oculaire de 500 diamètres, avant même que le miroir ne soit argenté, on estime que dans certains cas rares on pourra employer le grossissement de 2,400 et mettre la lune à trente lieues.

Avant même l'argenterie qui va doubler son pouvoir réfléchissant, le télescope de l'Observatoire donne autant de lumière que si son réflecteur avait été construit avec le meilleur métal que les Herschell, les lord Ross et tous les astronomes de la Société royale de Londres aient pu inventer!

Outre qu'ils réfléchissent deux fois moins de lumière, les télescopes construits avec l'ancien système sont des monstres informes qu'on ne sait comment braquer.

Le *Grand-Léviathan*, de lord Ross, qui, lors de son inauguration, a inspiré aux journaux anglais un si incroyablement enthousiasme, ne peut quitter le voisinage du plan méridien. L'astronome qui le manœuvre est réduit à attendre, sous un climat brumeux, que messieurs les nuages veuillent bien se dissiper dans la seule direction où il lui soit permis de diriger son tube, plus comparable à un instrument méridien qu'à une lunette d'observatoire. Par surcroît de malheur, l'astre que le pauvre diable étudie d'une façon si pénible ne se trouve presque jamais dans l'éclaircie. En astronomie, il ne suffit pas, suivant une expression célèbre, de faire grand, il faut encore faire juste et faire bon.

Ces trois qualités se trouvent réunies dans le chef-d'œuvre de MM. Tichens et Martin, les deux habiles artistes qui ont si merveilleusement traduit la pensée de M. Leverrier. Elles ne se rencontrent dans aucun télescope étranger. M. Wolff, chef du service des observations physiques, a donc entre les mains un instrument sans égal dans le monde.

Les nations étrangères ne sauraient lutter désormais contre nos télescopes qu'en se conformant aux indications de Léon Foucault, un des plus beaux génies qui, dans ce siècle, aient contribué à l'éclat du nom français.

Désormais, on peut dire que les télescopes en métal

sont bons à la ferraille; toutes les fortes têtes astronomiques d'Allemagne ne les sauveront pas.

W. DE FONVIELLE.

QUESTIONS & RÉPONSES

QUESTION N° 36. — *Les animaux libres ou dans l'état de domestication n'ont-ils pas des lois, des rapports sociaux et fraternels?*

N'observe-t-on pas aussi chez les fleurs des phénomènes analogues à ceux qu'on peut constater dans les relations des êtres animés?

Lettre signée : *Marcelle Rosan* :

« La politesse des fleurs n'est point une chimère ni une fantaisie du poète. Il suffit d'observer les attitudes et les sensations des membres de la grande famille végétale pour constater une sorte de condescendance mutuelle, de solidarité affective, que le mot *politesse* fait plutôt deviner que comprendre, mais qui n'en sont pas moins une des formes les plus gracieuses de cette demi-virtu sociale. D'un commun accord, comme si elles obéissaient à un mot d'ordre transmis dans leur mystérieux langage, les fleurs d'un parterre se prêtent mutuellement ombrage et soutien. Que deviendraient les frères volubilis sans l'appui protecteur du tronc superbe qu'elles décorent de leurs festons? La vigne elle-même, cette robuste et fière nourrice, ne saurait s'isoler dans un orgueil égoïste; elle aussi a besoin de sympathiser et d'échanger quelques menus propos d'amitié avec ses voisins et ses voisines.

Ce cordial échange de bons procédés se remarque entre les arbres et les plantes qui puisent la vie dans le sein de la mère commune; parfois même cette courtoisie des végétaux est poussée jusqu'à l'abnégation, jusqu'au sacrifice. Si deux plantes jumelles croissent dans un espace trop restreint, elles poussent d'abord d'un jet presque égal; puis, reconnaissant bientôt qu'il n'y a pas place pour deux, l'une d'elles, passive et résignée, s'endormira de son sommeil de fleur, se couchera pour mourir aux pieds de sa compagne, et fécondera, de sa lige et de sa racine, le corps désormais fortifié de sa sœur végétale. »

L'erreur est poétique, mais c'est une erreur. On nous montre le sacrifice d'une sœur, Darwin y verrait l'assassinat d'une victime de la force dans la lutte pour l'existence. C'est le point de vue scientifique où se place *Dorante* :

« La politesse des fleurs, si tant est qu'elle existe, me paraît basée sur un fait purement physique, qu'elles ont de commun avec l'héliotrope. Elles se tournent toutes du côté du soleil levant (cela dit sans aucune intention méchante envers les fleurs, que j'adore). La dilatation de la sève échauffée fait que, pivotant sur leurs tiges, elles s'écartent en forme d'éventail, et paraissent ainsi laisser à chacune d'elles sa part de soleil. Quant à l'ombre qu'elles forment en s'unissant pour préserver les plantes délicates, je n'y crois pas.

La politesse des animaux a un tout autre caractère de réalité que celle des fleurs. J'ai trop souvent été témoin de certains égards des animaux plus jeunes envers des animaux plus âgés pour la nier. J'ai vu mon chien ne toucher à sa pâtée que lorsqu'un jeune chat que j'élevais avait insolamment satisfait son appétit. Je pourrais multiplier les exemples; pour conclure, il me faudrait dire, ce que je crois fermement, que les animaux ont une âme; mais je craindrais d'éveiller trop de susceptibilités; j'aime mieux dire : oui, les animaux sont polis entre eux : le bœuf vigoureux tirera plus fort sous le joug, s'il est attelé avec un vieux compagnon; le chien de berger ramènera doucement la brebis qui s'égare; l'oiseau laissera sa femelle manger avant lui la provision qu'il aura ramassée; la fourmi aidera celle qui se sera chargée d'un d'un trop lourd fardeau. Dieu fait bien ce qu'il fait; il nous enseigne par l'infime, mais nous profitons bien mal de ses leçons. »

Même appréciation de M^{lle} *Marcelle Rosan* :

« Chez les animaux, surtout chez les plus humbles et les plus petits, insectes et oiseaux, l'instinct de sociabilité est visible à tous les yeux. On peut observer

l'ordre avec lequel les oiseaux voyageurs accomplissent leurs migrations annuelles. Un mathématicien prouvera que la figure géométrique V qu'ils forment est l'angle rigoureusement exact pour fendre la colonne d'air en rencontrant le moins de résistance.

Aussi voit-on celui qui est à la tête céder la place au suivant, de façon qu'à tour de rôle chacun donne l'effort qui ouvre le chemin dans les routes de l'atmosphère. Ainsi chacun a sa place assignée, son poste de fatigue et de combat, sans que jamais aucun cherche à esquiver son tour. N'y a-t-il pas là un respect évident des droits de chaque individu, une soumission personnelle et volontaire au bénéfice de l'intérêt général et de la sûreté commune? Chez les insectes, les fourmis, les abeilles, les chenilles, même discipline, même échange de procédés affectueux, de protection mutuelle, qu'on pourrait offrir comme type d'ordre social accompli.

A mesure que s'élève l'échelle des êtres inférieurs, le respect et la dépendance semblent décroître, le danger seul étant la loi de ces unions du faible contre l'ennemi plus fort. Cependant on observe une discipline rigide et un ordre parfait dans les animaux qui vivent par troupes, les castors, les buffles, les chevaux sauvages, les singes, les éléphants, etc.

Le respect s'efface presque tout à fait chez les animaux domestiques, ces parasites insolents qui héritent de nos vices en se dépouillant de leurs vertus natives. Observez le poulailler, le chenil, l'écurie, vous y verrez déjà l'égoïsme régner en maître, et la loi du *tien* et du *mien* aussi victorieuse que dans le logis du maître. En résumé, on pourrait dire que si, chez les humains, la politesse est la vertu sociale des classes supérieures, elle est, chez les animaux et les plantes, l'attribut des créatures les plus humbles et les plus délicates. Observez, par exemple, dans un potager plantureux, avec quelle vanité bouffonne, quel sans-gêne s'étale cet énorme chou froissant brutalement ses compagnons opprimés. Il n'y a place que pour lui au soleil du bon Dieu. Chacun pour soi. Ce chou ne vous semble-t-il pas l'image ressemblante de son propriétaire, riche parvenu à grosse tête, lourd, épais et ventru, écrasant de son poids ses voisins moins favorisés, jouant du coude au milieu de la foule, et en face de l'intérêt commun, du bien général, ne cherchant que son intérêt? Je me borne à cet exemple pour ne pas sortir de la question. »

Adresser les réponses à M. Charles Joliet, au *Monde illustré*, 13, quai Voltaire, Paris.

CHARLES JOLIET.

INCENDIE EN MER DU VAPEUR DANOIS « L.-J.-BAGER »

ENTRE LUBECK ET COPENHAGUE

Nos lecteurs connaissent la catastrophe dans laquelle vient de périr le vapeur danois *L.-J.-Bager*, qui, depuis une quinzaine d'années, faisait le trajet entre Lubeck et Copenhague. Notre correspondant nous donne, sur ce désastre, des informations très-précises :

Le *Bager* avait quitté Lubeck samedi soir, à quatre heures.

Le temps était fort orageux, et, pendant la nuit, le vapeur est arrivé, au milieu d'une tempête, à deux heures au-dessus de l'île danoise de Falster. Vers quatre heures et demie du matin, le capitaine, qui se trouvait sur la passerelle, vit tout à coup des flammes surgir d'un amas de bonbonnes qui avaient été embarquées sur le pont sous la désignation de glycérine. En réalité, elles devaient contenir du pétrole, de l'éther, ou toute autre substance spontanément inflammable, car en un instant toutes ces bonbonnes firent explosion, et les flammes couvrirent tout le pont.

À la première alarme, l'équipage et quatorze passagers s'étaient réfugiés à l'arrière.

On mit à la mer les deux embarcations du navire; mais la première, commandée par le chef pilote, fut envahie tumultueusement par tous les passagers, parmi lesquels se trouvaient des femmes. La terreur était à son comble; il fut impossible d'observer aucun ordre, et l'embarcation chavira dès la première minute.

Dans la seconde chaloupe prirent place le capitaine, le second pilote, trois matelots, le cuisinier du bord et un élève de l'École polytechnique de Suède. Ces sept personnes, après avoir lutté plus de deux heures contre les lames, furent recueillies par le navire de commerce allemand *Anna*, à bord duquel elles furent hissées par des amarres qu'on leur jeta.

Quant au navire incendié, il a été rencontré, à onze heures du matin, brûlant encore en pleine mer.

LANCEMENT DU « COLBERT »

Brest, septembre 1875.

Monsieur le Directeur,

Le *Colbert*, vaisseau cuirassé de premier rang, vient d'être lancé dans le port de Brest.

Ce spectacle grandiose a vivement impressionné la population de cette grande ville maritime, dont la plus grande partie est vouée depuis des siècles à l'art nautique.

De vastes tribunes entouraient ce beau vaisseau. La tribune d'honneur, richement décorée, était divisée en deux parties. Dans la première, s'élevait un autel dressé avec goût par les sœurs de l'hôpital maritime. La seconde était occupée par les autorités militaires et civiles.

A une heure et demie précise, la bénédiction fut donnée solennellement par M. l'aumônier de la marine, chargé du service religieux de l'arsenal; la musique de la flotte, sous l'habile direction de M. Chic, a joué avec un ensemble remarquable le *Domine, salvam*.

Aussitôt, tous les accores tombent l'un après l'autre à bâbord et à tribord; le vaisseau n'est plus retenu que par sa saisine; l'heure solennelle approche. Un grand silence se fait autour de cette masse imposante, qui glisse doucement sur son lit, autour duquel s'élève un épais nuage de fumée; sa vitesse augmente, l'eau refoulée par lui bouillonne sur ses flancs; mais bientôt il se balance majestueusement dans son élément et semble ainsi répondre aux acclamations enthousiastes de plus de vingt-cinq mille spectateurs.

Le *Colbert* est plus grand que l'*Océan*, construit également à Brest. Les plans primitifs sont de M. Dupuy-de-Lôme; des modifications y ont été apportées par M. l'ingénieur d'Ambly et M. Sabattier, directeur du matériel naval; mais c'est surtout à M. l'ingénieur BIENAYMÉ, qui l'a construit et a dirigé le lancement, auquel revient tout l'honneur de ce superbe et magnifique cuirassé.

Sa longueur totale est de 102 mètres;
Sa largeur, 18 mètres;
Son poids, 8.471,000 kilogr.;
Son tirant d'eau moyen, 8 mètres;
Sa machine aura une puissance de 4,000 chevaux (force effective), soit 1,000 chevaux nominaux.
Son artillerie comprendra :
4 mitrailleuses sur la passerelle;
6 pièces de 27 centimètres au fort central;
2 pièces de 27 centimètres dans les demi-tourelles;
1 pièce de 24 sur la tangue;
6 canons de 14 sur le pont de gaillard.
Veuillez agréer, etc.

G. FAVRE,

Capitaine d'infanterie de marine.

LES MANŒUVRES DE SOISSONS

Monsieur le Directeur,

Le 67^e régiment d'infanterie a exécuté, il y a quelques semaines, une opération de guerre sous les ordres du général Schmitz. Depuis plusieurs jours des travaux d'approche étaient poussés activement, sous la direction du capitaine du génie d'Ogny, par MM. de Brôuard et Dubranle, capitaines au 67^e; en avant du fort de Saint-Jean-des-Vignes, défendu par le lieutenant-colonel de Linières. Ces travaux devaient se terminer par le couronnement du chemin couvert et un simulacre de descente de vive

force de ce chemin couvert, en avant du bastion gauche.

L'attaque commence, à neuf heures du soir, par la droite, sous les ordres du capitaine Briot, et au centre, sous le commandant Blondet; peu de temps après, les troupes de gauche, commandant Fayol, s'élançant en avant; mais leur mouvement est dénoncé par un feu de lumière électrique; ils sont forcés par les assiégés de se retirer. Après un retour offensif, le saillant est emporté, et les hommes du capitaine Dubranle s'y retranchent solidement. Le programme de la manœuvre était ainsi rempli.

Ce simulacre d'une des plus terribles opérations dans un siège avait été aussi préparé par du canon; bien mené et intelligemment exécuté, il fait honneur aux officiers qui y ont concouru.

Une foule considérable, attirée par ce spectacle très-curieux, a pu se convaincre des efforts de l'armée pour se relever de nos désastres.

Veuillez agréer, monsieur, etc.

P. LAURENT,
Professeur de dessin.

THÉÂTRES

PALAIS-ROYAL : *Le Panache*, comédie en trois actes, par M. Edmond Gondinet. — Le drame français au Théâtre-Italien.

M. de Pontérisson raffole du « panache », c'est-à-dire du galon, de la gloriole, de l'éclat, du bruit, des dignités. La nuit, il rêve de tambour battant aux champs et de grand cordon de la Légion d'honneur en sautoir. Il cache une ambition dévorante sous son paletot noisette, mais jusqu'à présent cette ambition n'a pas trouvé à s'exercer. Bien qu'il soit l'auteur d'une brochure très-remarquable (à ce qu'il dit), intitulée : *Quelques réformes*, M. de Pontérisson en est réduit à solliciter les suffrages d'une centaine d'électeurs en sabots dans le but de se faire nommer maire de son village.

Heureusement que le hasard vient se mêler de ses cartes et changer subitement sa destinée. En rentrant chez lui à l'improviste, M. de Pontérisson trouve sa femme en proie à une attaque de nerfs, tenant entre ses doigts crispés une lettre dont il se hâte de s'emparer. Cette lettre, émanant du secrétaire du ministre de l'intérieur, contient la nomination confidentielle de M. Oscar de Blère à la préfecture de Montbrison. M. Oscar est un jeune vicomte pour qui M^{me} de Pontérisson a des bontés; mais comme il n'est point nommé dans cette lettre, — dont l'enveloppe a disparu, — le candide Pontérisson s'imagine que c'est à lui qu'elle est adressée et que le Gouvernement récompense enfin ses mérites. En conséquence, il part immédiatement pour sa préfecture.

Il descend d'abord incognito à l'hôtel du *Cadran-Vert*; son premier dessein est d'étudier secrètement l'état du département, de se rendre compte par lui-même de ses besoins. Il se fait apporter des cartes, des statistiques; il relève la position de Montbrison, ancienne ville romaine, bâtie près d'un volcan éteint. « Comment! s'écrie-t-il; ils avaient un volcan, et ils l'ont laissé éteindre! » Du moins, il veut relever les eaux sulfureuses de la localité; elles empestent, tant mieux! ce sera l'occasion de bâtir un superbe Casino; Montbrison deviendra une de nos principales stations thermales. Il ne s'en tient pas là, il prétend améliorer la race de ses administrés; il les mariera, les croisera, les perfectionnera. D'une main fiévreuse, il parcourt une Histoire de Montbrison. « Que cherchez-vous? » lui demande-t-on. « Un grand homme, répond-il; un grand homme... pour un centenaire. » Toute cette partie de la pièce nouvelle est traitée avec une gaieté charmante. A ces signes, et à quelques autres encore, M. de Pontérisson a vite fait de se trahir; l'amour du « panache » l'emporte sur toute autre considération: il laisse percer peu à peu son identité et finit par accepter complaisamment une petite ovation spontanée. Un domestique qu'il a emmené, et qui n'est pas moins que lui dominé par la vanité, se fait l'impresario de cette fête: il accroche les guirlandes, suspend les lanternes, convoque la *Lyre montbrison-*

naise, se met à la tête des pompiers, organise un banquet, et tire un feu d'artifice... qu'il a apporté de Paris dans le fond de sa malle. Au comble du bonheur, éperdu, marchant tout vivant dans son rêve étoilé, M. de Pontérisson veut parler au peuple; il se penche vers l'hôtelier du *Cadran-Vert*, et lui demande: « Avez-vous un balcon? »

La salle entière a éclaté de rire.

Au milieu de son apothéose, Pontérisson est rejoint à Montbrison par sa femme, accompagnée du vicomte Oscar, le vrai préfet. L'un et l'autre, sur le premier moment, n'ont pas osé le détromper; ils ont craint ses soupçons, sa jalousie; cependant, cette situation ne peut pas s'éterniser. Le *Journal officiel* se charge d'apprendre la vérité à M. de Pontérisson. Il reçoit ce coup avec plus de philosophie qu'on ne l'aurait supposé: il croit simplement avoir été supplanté par Oscar. Mais c'en est fait; il s'est paré du « panache » pendant quelques instants; il est désormais incurable. Il retournera poser sa candidature municipale aux électeurs de Neuvy-Pailloux. Et qui sait? le Gouvernement ne sera peut-être pas toujours frappé de cécité; les places ne seront peut-être pas toujours accordées au favoritisme.

Le succès du *Panache* a été très-grand et très-mérité. M. Edmond Gondinet n'avait pas encore été aussi bien inspiré. Il a eu la main légère là où il le fallait; il a glissé, lorsqu'il était si facile d'appuyer. Sa comédie pouvait aisément tomber dans la satire préfectorale; il a su éviter cette trappe et se garer également d'autres écueils qu'il était permis de redouter pour lui. Il s'est maintenu constamment dans la gamme de la bonne humeur. Ses personnalités, lorsqu'elles montrent leurs cornes, sont absolument inoffensives; le suffrage universel ne saurait s'effaroucher de ses plaisanteries.

Le Panache a été merveilleusement joué par Geoffroy et par Brasseur, l'un dans le rôle de M. de Pontérisson, l'autre dans celui du valet de chambre Borromée. C'est toujours par le naturel que brille Geoffroy; cette fois-ci il a été inouï; on avait vu ce préfet, on lui avait parlé. Il a eu des attitudes qui appelaient l'avancement. — Le jeu de Brasseur sent davantage l'étude; il travaille sa voix, son visage, sa démarche, mais il arrive à des résultats de comique irrésistible. Il a marqué le domestique Borromée à son estampille, et le domestique Borromée vivra comme ses autres créations, comme le paysan de *la Cugnotte*, comme le dragon de *la Sensitive*.

Hyacinthe m'a paru moins bien partagé que de coutume. En revanche, Pellerin a un bon rôle et une bonne tête. M^{lle} Marie Magnier représente consciencieusement la prêtresse d'un jour, et M^{me} Granville a fait un heureux début dans Aménaïde, la belle aubergiste du *Cadran-Vert*.

On nous annonce qu'un de nos plus sympathiques confrères de la presse littéraire, M. Laforêt, est en pourparlers avec le Théâtre-Italien pour y donner des représentations qui alterneraient avec les représentations de la troupe d'Ernesto Rossi. M. Laforêt jouerait des drames français inédits, car il estime que ce genre manque de débouchés à Paris, et il s'est déjà assuré plusieurs œuvres supérieures, parmi lesquelles on nomme une *Madame de Maintenon*, en cinq actes et en vers, par M. François Coppée. Je me propose de revenir sur le projet de M. Laforêt, à qui je souhaite dès aujourd'hui toutes sortes d'heureuses chances.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

LA SAISON-BEETHOVEN

Les peuples civilisés sont les seuls à être munis d'almanachs, d'horloges, de baromètres et autres instruments de torture. Ils en profitent donc pour se tyranniser eux-mêmes jusque dans leurs plaisirs, et ce n'est qu'à l'heure sonnante qu'ils s'accordent les jouissances

qu'ils recherchent le plus. Car à quoi serviraient les montres?

C'est ainsi qu'il y a une « saison-Beethoven, » laquelle commence à la mi-octobre, sous le climat de Paris.

On voit alors s'ouvrir la série des vingt-quatre concerts de M. Padeloup; de leur côté, MM. Colonne et Danbé ne s'endorment pas et font répéter à force leurs orchestres; puis les matinées du Conservatoire sont très-prochaines.

Par surcroît, nous aurons même cette année un concert périodique qui se donnera chaque dimanche à l'angle de la rue des Martyrs et du boulevard Rochechouard, c'est-à-dire dans un coin de Paris où le dilettantisme est absolument vierge.



UN SINISTRE EN MER. — Scène de l'incendie du vapeur danois *L.-J.-Bajer*, entre Lubeck et Copenhague, en vue de l'île Falster. — (Dessin de M. Lix.)

Ensuite viendront, et dans un temps très-rapproché, les séances de quatuors. Nous savons, de science certaine, que M. Maurin, M. Alard et les autres croyants de l'art classique, ont déjà de la colophane à leurs archets.

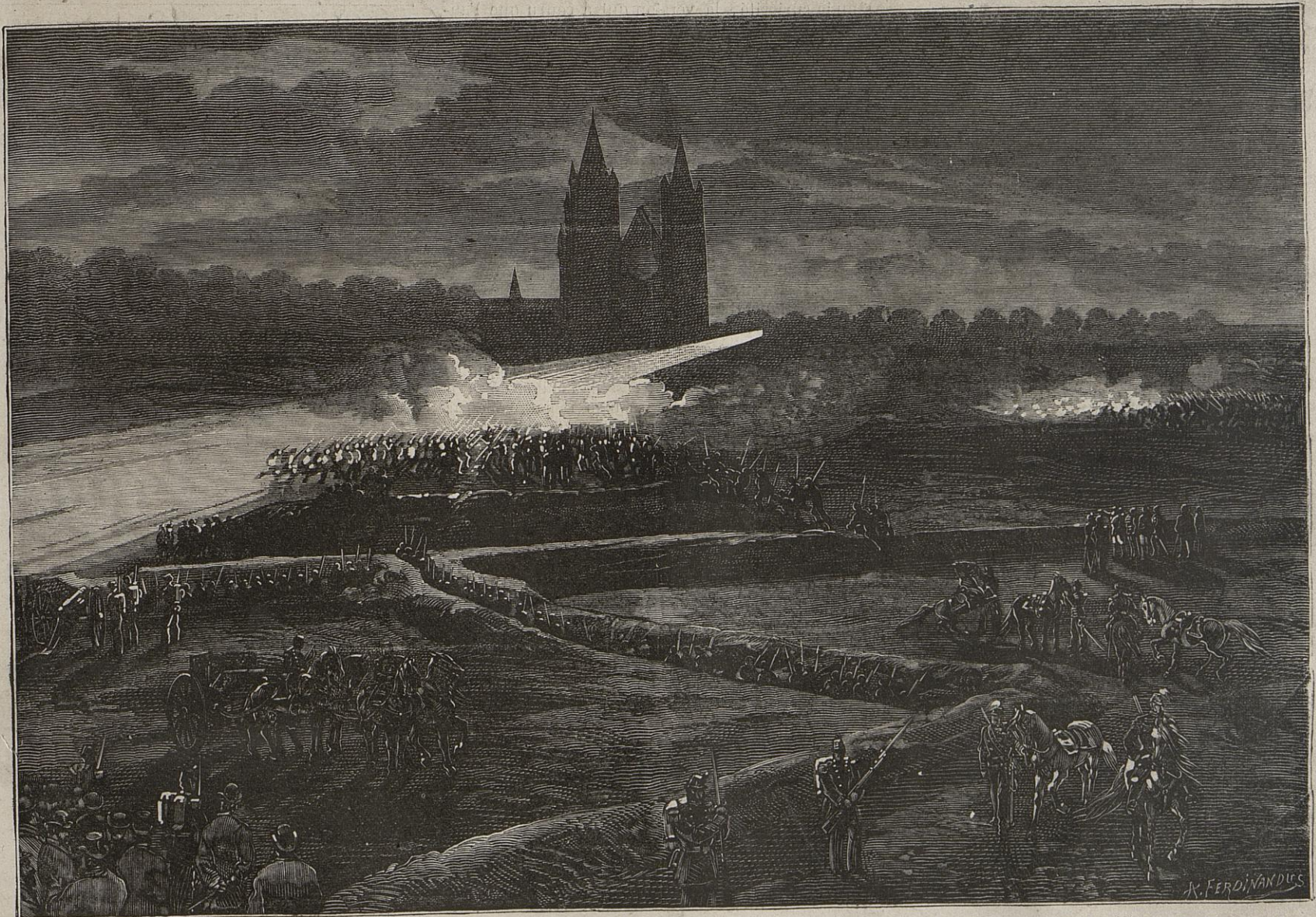
Et Beethoven sera partout honoré, puisque c'est la saison-Beethoven.

Cette règle adoptée des plaisirs à date fixe est même si absolue que personne ne s'est encore avisé de faire exécuter la *Symphonie pastorale* au mois de juin.

Le moment serait pourtant favorable; et, sans pousser jusqu'à la puérité la recherche des curiosités psychologiques, on pourrait en tenter l'expérience, ne fût-ce que pour étudier les sensations d'un auditoire qui aurait à la fois devant lui la copie et le



BREST. — Le lancement du *Colbert*, vaisseau cuirassé de 1^{er} rang. — (Dessin de M. Scott, d'après le croquis de M. G. Favre, notre correspondant à Brest.)



LES GRANDES MANŒUVRES. — Soissons. — Emploi de la lumière électrique dans une attaque de nuit. — (D'après le croquis de M. P. Laurent.)

modèle, l'œuvre du musicien-paysagiste et la nature en fleurs.

Mais il faudrait que le concert fût donné dehors, et dans un lieu bien choisi qui réalisât le rêve champêtre qu'a fait Beethoven. Là est le problème; il faut même reconnaître que jamais tableau n'a été plus difficile à encadrer.

Aussi vous verrez que longtemps encore on jouera la *Symphonie pastorale* dans les cirques de chevaux, où des senteurs de fourrage et de litière d'écurie sont les seules échappées que l'on ait sur la campagne.

La symphonie qu'il n'est besoin ni de définir ni de décrire, dans un temps où elle est si populaire, a été inventée au siècle dernier par Haydn, à Vienne, et par Gossec, à Paris. Ces deux grands musiciens, sans s'être concertés, s'étaient rencontrés à la manière des beaux esprits.

Il est peut-être intéressant de connaître l'opinion qu'on se faisait de la symphonie, il y a quelque soixante ans, ainsi que des maîtres qui en avaient déjà fixé la forme. Nous pouvons citer à ce propos quelques phrases de M. de Momigny, écrivain du Consulat et de l'Empire, et qui appartenait à l'espèce verbeuse et sententieuse dont M. Prudhomme est d'ailleurs resté la plus belle expression.

« Inconnue au commencement du dix-huitième siècle, la symphonie est arrivée, vers la fin de ce même siècle au plus haut degré de perfection dans les douze dernières symphonies d'Haydn, qui réunissent toute la fraîcheur du printemps aux feux brillants de l'été et à la maturité de l'automne... » Ce qui laisserait entendre que la musique d'Haydn, exécutée dans un jardin, y favoriserait la culture des légumes par une sorte d'influence comparable à l'action successive des saisons.

Et plus loin : « Haydn, qui a le mieux conçu le type de la symphonie, n'a point vieilli; c'est un fruit superbe, qui s'est mûri et qui est tombé. » Toujours le jardinage!...

« En général, l'andante d'Haydn a quelque chose de *pantomime*, de spirituel et d'ingénu qui plaît aussitôt. C'est une sorte de thème qu'il varie pour l'orchestre, instrument admirable dont il jouait si bien! »

Ceci maintenant est tout une révélation sur la maladie des virtuoses qui jouaient des instruments à vent il y a quelque quatre-vingts ans, et on en pourra rire dans nos orchestres d'aujourd'hui. Notre auteur, analysant une symphonie d'Haydn, s'effraye du « danger » qu'a couru le compositeur en faisant dire un passage de huit mesures à la flûte et aux deux hautbois, « en confiant les rênes de la

symphonie à trois instruments qui ont au moins l'inconvénient de n'être jamais d'accord, s'ils ont le bonheur de n'être pas intimidés et de marcher d'aplomb. » Et voyez l'imprudence : « La chaleur de la salle ou une goutte d'eau peut déranger d'habiles artistes, et faire une tache sur la robe éclatante et royale de la symphonie! »

Nous n'abuserons pas du facile plaisir de continuer ces citations burlesques, car nous ne voulons pas mériter que plus tard quelque journaliste taquin fasse subir le même traitement à notre prose.

Pourtant, et comme il nous faut bien revenir à Beethoven qui figure dans la rubrique de cet article, nous nous y laisserons ramener par le bon M. Prudhomme de Momigny.

C'est lui qui parle : « M. Louis van Beethoven, dit-il, s'est essayé dans la symphonie, ainsi que dans le quatuor et la sonate... »

Respirons! mais sans quitter des yeux cet « *essayé* », ce mot stupéfiant, et qui est bien le plus imprévu qui soit dans une phrase où il est question de l'auteur de la *Pastorale*. Plus loin, notre critique veut bien concéder que Beethoven « s'est montré grand musicien, mais qu'il manque souvent de naturel et de ce beau et grand savoir que l'on remarque dans les vrais modèles qui sont Haydn et Mozart. »

Autre ordre d'idée :

Beethoven, comme chacun sait, est né le 17 décembre 1770, à Bonn, dans l'électorat de Cologne. Voici, du reste, son extrait de baptême tel qu'il se lit sur les registres de la paroisse de Saint-Remy :

Anno millesimo septingentesimo septuagesimo die decima septima decembris baptizatus est LUDOVICUS, domini JOHANNIS VAN BEETHOVEN, et HELENÆ KEVERICHS conjugum, filius legitimus; Patrini: dominus LUDOVICUS VAN BEETHOVEN, et GERTRUDIS MULLERS, dicta BAUMS.

Le père de Beethoven était ténor de la chapelle électorale de Cologne; sa mère était fille du cuisinier de l'électeur de Trèves.

Nous ne nous engagerons pas plus haut dans le dédale d'une généalogie qui n'a jamais été tirée bien au clair. Il nous suffira de rappeler, mais à titre de simple curiosité, la version qui a couru que l'auteur des neuf symphonies serait un fils clandestin de Frédéric-Guillaume II de Prusse.

Quant au pays d'origine de la famille Beethoven, M. Fétis (qui paraît avoir raison) affirme que c'est la Flandre et non l'Allemagne. Le grand-père de Beethoven serait natif d'Anvers.

Mais ce n'est pas à nous qu'il faut demander d'éclaircir ces questions compliquées, car nous ne com-

prenons jamais un mot aux livres allemands, même quand ils sont traduits en français.

ALBERT DE LASALLE.

Vient de paraître : *l'Héritière de Santa-Fé*, trad. de l'anglais par M^{me} d'Alq. 2 vol., 7 fr. Cet ouvrage, traduit d'un roman américain et non d'une nouvelle anglaise, a le grand mérite de s'éloigner des sentiers battus. Par les descriptions les plus curieuses sur une région peu connue de nous (le grand désert de l'Amérique, aux fleuves et ravins fantastiques), il offre un côté instructif et un intérêt sérieux très-réel, tandis que les péripéties émouvantes et inattendues qui surgissent à chaque instant et que traverse l'héroïne, entre son infâme cousin, le noble Thurstone, et les terribles Peaux-Rouges, en font un drame d'un attrait puissant et attachant. Aussi cet ouvrage est-il accueilli avec le succès auquel l'auteur est habitué. Rappelons que *le Savoir-vivre dans toutes les circonstances de la vie*, par M^{me} d'Alq (5 fr.), en est à sa 6^e édition. *La Science de la vie* (3 fr. 50, 3^e édition) a reçu une médaille d'honneur de la Société d'encouragement au bien, et *Fortune et ruine*, deux volumes de nouvelles, se vendant séparément 3 fr. 50 chacun, ont leur place marquée dans toutes les bibliothèques de jeunes filles. — Ehardt, éditeur, 51, rue Vivienne.

Cerises Pompadour, valse; *Radis roses*, mazurka; *Rayons perdus*, mélodie; *France adorée!* marche, de Jules Klein, font fureur.

PREMIER PRIX — MÉDAILLE D'OR

LOUIS ERNEST

DENTISTE AMÉRICAIN

Chirurgien-dentiste de S. M. l'empereur d'Autriche et roi de Hongrie, de S. M. le roi de Portugal et de S. A. M^{te} le duc de Montpensier.

24, rue de la Chaussée-d'Antin, 24

DENTS & DENTIERS

POSÉS SANS CROCHETS NI RESSORTS

Système perfectionné inconnu en Europe



EAU DES FÉES

SARAH FÉLIX

Pour la Recoloration des Cheveux et de la Barbe

SEULE ADMISE ET RÉCOMPENSÉE À TOUTES LES EXPOSITIONS.

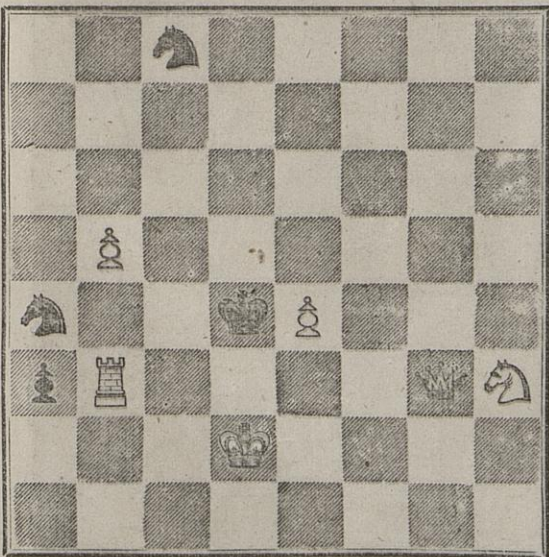
Nouveaux Produits recommandés :

POUMADE des FÉES. — EAU de POPÉE. — EAU de TOILETTE des FÉES
PARIS, 43, RUE RICHER, 43, PARIS.

CHECS

PROBLÈME N° 577

COMPOSÉ PAR MM. J. KOHTZ ET C. KOCKELKORN



Les Blancs font mat en trois coups.

Au milieu des mille créations nouvelles de la mode, il est certaines étoffes, que l'on pourrait appeler *classiques*, qui gardent, malgré tout, leur prestige d'élégance et une réputation bien méritée par leur supériorité incontestable sur toutes les fantaisies du jour, au double point de vue du bon goût et de l'usage. De ce nombre est le véritable cachemire de l'Inde, dont la maison l'*Union des Indes*, 1, rue Auber, possède l'unique dépôt en Europe. En quelques années, ce tissu remarquable par sa souplesse, la pureté de ses nuances, ses reflets veloutés, et par sa propriété particulière de se prêter à toutes les combinaisons de la mode, s'est acquis un renom auquel toute femme un peu élégante a contribué pour sa part. Les plus habiles et les plus célèbres couturières l'emploient de toute façon, et nulle étoffe ne prend, sous leurs doigts prestigieux, une forme plus séduisante. En nuances foncées, le cachemire de l'Inde compose des costumes de rue d'une solidité à toute épreuve; en demi-teinte et associé au velours et à la faille, des toilettes de promenade d'une grâce exquise; en teintes claires, en nuance crème, des robes charmantes de petites soirées pour jeune fille ou jeune femme, de merveilleux peignoirs, etc., etc. Le cachemire de l'Inde se divise en trois qualités. L'une, assez légère, fait surtout des costumes drapés, si à la mode actuellement, avec écharpes se croisant, biais superposés, etc.; la deuxième qualité, un peu plus épaisse, s'accommode de tout; enfin la troisième, sorte de petit drap, semble faite exprès pour la forme princesse, si en vogue actuellement. Il n'est pas besoin de dire que l'étoffe par excellence pour les vêtements d'enfants, parce qu'elle est souple, chaude, solide, est le cachemire de l'Inde. Ne pas oublier d'exiger la *lisière chinée à jour*, qui est la marque déposée de ce produit unique en Europe.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Habitue-toi à régner sur toi-même.

Ont trouvé le dernier rébus : MM. Zig-Zag, à Celles; Louis Gagnière, café du Midi, rue Oberkampf, Paris; Victor Gâté, à Châteaugiron; Emile Robert, à Paris; Emile Eyuaïn, à Roman.

COMPAGNIE DES
TRAMWAYS DE PARIS
(Réseau Sud)

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE

7,500,000 francs

Siège social : à Paris, 28, rue Saint-Marc

Concession du Département de la Seine,

du 17 mars 1875

approuvée par décret du 25 juin 1875.

ÉMISSION DE

26,000 OBLIGATIONS
de 500 francs 6 0/0

Rapportant 30 francs, et remboursables au pair en 32 ans, par tirages semestriels, à partir du 1^{er} juillet 1876.

Jouissance du 1^{er} juillet 1875

PRIX D'ÉMISSION : 440 FRANCS

PAYABLES ;

Fr. 50 en souscrivant,

75 à la répartition :

100 du 1^{er} au 6 décembre 1875 ;

115 du 1^{er} au 6 janvier 1876 (le coupon échéant à cette date sera reçu en paiement, ce qui réduira le versement à 100 francs) ;

100 du 1^{er} au 6 février 1876.

Les anticipations de versement donneront droit à un escompte de 5 0/0. Les versements en retard seront passibles d'un intérêt de 6 0/0, sans préjudice du droit que la Compagnie conserve de faire vendre les titres après une mise en demeure et les publications légales.

Le prix d'émission représente, la prime de remboursement non comprise, un intérêt d'environ

6 FR. 85 POUR CENT

La Compagnie des Tramways de Paris (Réseau Sud) possède les dix lignes ou embranchements suivants :

- | | |
|---|-------|
| 1 ^o De Saint-Germain-des-Prés à Clamart, par Issy et Vanves. | 9.925 |
| 2 ^o De Saint-Germain-des-Prés à Montrouge et Châtillon | 7.759 |
| 2 ^o Du Jardin de Cluny à Villejuif, par Gentilly et Bicêtre. | 5.900 |
| 4 ^o Du Jardin de Cluny à Ivry et Vitry. | 9.161 |
| 5 ^o De la Bastille à Saint-Mandé et Charenton | 5.426 |
| 6 ^o De la place du Trône à Montreuil. | 3.866 |
| 7 ^o De l'avenue Daumesnil à Vitry. | 8.783 |
| 8 ^o De la barrière de l'Étoile à la gare Montparnasse. | 4.211 |
| 9 ^o De la gare Montparnasse à la rue de Lyon | 4.539 |
| 10 ^o De la place du Trône à la place d'Italie. | 4.749 |

Ces trois dernières lignes, qui relient l'ensemble du réseau, ont été reprises à la Compagnie des Omnibus moyennant un fermage annuel de 6,000 fr. par kilomètre. La portion *intra muros* des autres lignes est également assujettie à une redevance de 4,000 fr. par kilomètre de parcours.

Le réseau total des Tramways-Sud présente un développement de 64,292 mèt., et en tenant compte des voies doubles, de 85,700 m. environ.

La ligne de Saint-Germain-des-Prés à Montrouge sera ouverte du 20 au 30 octobre, et celle de la barrière de l'Étoile à la gare Montparnasse sera terminée avant la fin de l'année. Les autres lignes seront successivement mises en exploitation, et le réseau entier doit être terminé vers le 1^{er} juillet 1877.

La Compagnie a traité à forfait de l'exécution de ces lignes, de la fourniture d'un matériel roulant de 200 voitures suffisant pour leur exploitation, et de la construction de cinq grands dépôts, pouvant contenir de 1,500 à 1,600 chevaux, et de deux ateliers; de sorte qu'elle est, dès à présent, à l'abri de tout mécompte sur ces frais de premier établissement.

Elle n'aura donc à émettre aucune autre nouvelle série d'obligations pour la construction du réseau qui lui est actuellement concédé.

Les 26,000 obligations mises en souscription représentent, comme intérêt et amortissement, une charge annuelle de 948,517 fr. 60, et, en y comprenant le fermage dû à la Compagnie des Omnibus (157,534 fr. 40), 1,076,048 fr. 70, ou 12,556 fr. par kilomètre.

Les produits, calculés sur les recettes des lignes similaires et sur les besoins des populations desservies, sont évalués au chiffre brut de 4,782,104 fr. 25, et au chiffre net de 4,908,692 fr. 45, qui dépasse de 832,643 fr. 45 la somme nécessaire à l'acquittement des charges de la Compagnie.

Immédiatement après la clôture de la souscription, les formalités seront remplies pour l'admission des titres à la cote de la Bourse de Paris.

LA SOUSCRIPTION SERA OUVERTE

LES 22 ET 23 OCTOBRE 1875

à la SOCIÉTÉ DE DÉPÔTS ET DE COMPTES COURANTS, 2, place de l'Opéra, à Paris, et chez tous les correspondants de la Société.

AU COIN DE RUE

6 et 8, rue Montesquieu

18, 20 et 22, rue des Bons-Enfants

LUNDI PROCHAIN 18 OCTOBRE ET JOURS SUIVANTS

EXPOSITION GÉNÉRALE

DE TOUTES LES NOUVEAUTÉS DE LA SAISON D'HIVER

Cette splendide Exposition où se trouveront réunis tous les avantages : LA QUALITÉ — LE GOUT — LA RICHESSE — ainsi qu'un BON MARCHÉ A PEINE CROYABLE que les Dames n'ont encore rencontré nulle part, prouvera par la réalité bien plus que par l'affirmation que les **Grands Magasins du COIN DE RUE** sont ceux qui vendent réellement le meilleur marché de tout PARIS. — NOUS DONNONS QUELQUES PRIX :

AFFAIRE EXCEPTIONNELLE

10,000 pièces DRAP DE SOIE NOIR, largeur 0m60, usage garanti. La valeur réelle de cette étoffe, est de 8 fr.	5 45
CACHEMIRE DE SOIE NOIR, chaîne double, usage garanti. Cette splendide étoffe vaut chez le fabricant 12 fr. le mètre.	8 75
FAILLE COULEUR, chaîne double, nuances de la saison. Cette qualité vaut chez le fabricant 12 fr.	8 75
LE PARISIEN, jolie diagonale mélangée avec carreaux, filets de couleurs. Les unis assortis, à.	» 90
LE DRAP FANTAISIE, dit TOUR DU MONDE, en uni toutes les nuances les plus nouvelles, sera vendu à.	4 25
DURANDAL, diagonale triple, tous les tons de brège les plus nouveaux, étoffe très-solide, largeur 1m20	4 95
DRAP LAMA, haute nouveauté, pure laine, largeur 1m20, toutes les nuances pures et nouvelles.	2 95
10,000 COUVERTURES DE VOYAGES, pure laine, écossais noir et blanc double face, avec la courroie, propriété du COIN DE RUE, à.	6 90
COUVERTURES de laine blanche, longueur 2m50, largeur 2 mètres.	12 75

EXCEPTION

VELOURS DE SOIE NOIR tramé bonne qualité, valeur réelle, 6 fr. le mètre, à.	3 90
BON MARCHÉ INCONNU	
VELOURS NOIR TOUT SOIE, poil court, noir fin, qualité de 16 fr. à.	10 75
ALINE, paletot drap, envers alpaga noir et couleurs garni de galon et chat de Russie d'une valeur de 50 fr., à.	25 »
JEANNE, paletot en velours de soie, très-bel et qualité doublé de soie et ouaté avec nœuds de rubans.	70 »
COSTUMES EN BURE D'ÉCOSSE, jupe étoffe unie, volant et bouillonnés à carreaux, polonaise à carreaux garnie de biais uni.	59 »
COSTUMES DE SOIE en faille noire, 1 ^{re} jupe à volants, 2 ^e jupe garnie de biais, corsage-cuirasse, modèle riche.	425 »
COSTUMES POUR FILLETTES en joli tissu laine, forme américaine orné de broderie, de 4 an à 6 ans.	17 50
JUPES EN VELOURS NOIR ornées d'un volant bouillonné, à.	49 75
JUPES EN DRAP FANTAISIE avec plusieurs volants et gros bouillonnés.	45 50

Envois francs de port à partir de 25 francs. — Envois franco du Catalogue et d'Echantillons.

PÂTE ÉPILATOIRE

perfectionnée, enlève instantanément tout duvet importun sur le visage sans aucun danger pour la peau. Pr. 10 fr. PARFUMERIE DUSSEY, 1, rue J.-J.-Rousseau, au 1^{er}. PARIS.

5^e année.

LE MONITEUR

DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE

Paraît tous les Dimanches

EN GRAND FORMAT DE 46 PAGES

Résumé de chaque Numéro :
Bulletin politique. — Bulletin financier.
Bilans des établissements de crédit.
fr. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature par des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des n^{os} sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements.

PRIME GRATUITE

Manuel des Capitalistes

4 fort volume in-8^o.

PARIS — 7, rue Lafayette. 7 — PARIS

Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

Annonces de MM. les Officiers ministériels

ÉTUDE de M^e PARMENTIER, avoué à Paris, rue d'Hauteville, n^o 1.
VENTE sur surenchère, en l'audience des saisies immobilières, au Palais de Justice, à Paris, le 4 novembre 1875, à 2 heures, d'un

TERRAIN SIS À GANNAT (ALLIER),

près la gare de petite vitesse, avenue de la Gare, lieu dit les Biellons, d'une contenance d'environ 77 ares, tenant à l'est à la voie du chemin de fer, par une façade de 80 mètres, et au nord à M. Tauveron, par une façade de 123 mètres 70 centimètres.

Mise à prix : 31,500 fr.

S'adresser, pour les renseignements :

Audit M^e Parmentier, avoué à Paris, rue d'Hauteville, n^o 1.

VILLE DE PARIS ADJ. même sur une ench., en la ch. des notaires de Paris, le 26 octobre 1875, EN 2 LOTS, pouvant être réunis, de :
1^o MAISON A PARIS, rue de Belleville, 147; — 2^o UN TERRAIN DE 169m 30, rue de Belleville, 149, au coin de la r. Lassus. Mises à prix : 1^{er} lot, 70,000 fr. — 2^e lot, 11,851 fr. S'ad. aux not. : M^e J.-E. DELAPALME, r. Auber, 41, et M^e MAHOT-DELAQUERANTONNAIS, rue de la Paix, 5.

Étude de M^e TRODOUX, avoué à Paris, 16, rue Thévenot.
VENTE, au Palais de Justice, à Paris, le 41 novembre 1875.

1^o MAISON AVENUE GOBELINS, N^o 295
D'UNE PROPRIÉTÉ DES GOBELINS, 297 et 299.
Mises à prix :
1^{er} lot. 36,750 fr.
2^e lots 240,450 fr.

ADJON, même sur une enchère, en 2 lots, qui pourront être réunis, en la chambre des notaires de Paris, le 26 octobre 1875 :

1^o D'UNE MAISON D'ANGLE rue Saint-Maur, 43. Revenu : 10,520 fr. — Mise à prix : 115,000 fr.

2^o D'UNE MAISON CONTIGUE rue Rochebrune, 41. Revenu : 10,140 fr. — Mise à prix : 110,000 fr.

S'ad. à M^e PÉAN DE SAINT-GILLES, not., r. de Choiseul, 2.

MAISON n^o 11, rue Jean-de-Beauvais, à PARIS
Revenu : 16,420 fr. — Mise à prix : 150,000 fr.

MAISON n^o 23, rue Charlemagne, à PARIS
Revenu : 5,840 fr. — Mise à prix : 50,000 fr.

A ADJUGER, même sur une enchère, en la ch. des notaires de Paris, le mardi 26 octobre 1875. S'ad. à M^e GUSTAVE MAS, notaire, rue de Bondy, n^o 38.

MACHINES A VAPEUR VERTICALES

Système HERMANN-LACHAPPELLE, ingénieur-mécanicien, 144, Faubourg-Poissonniere, Paris

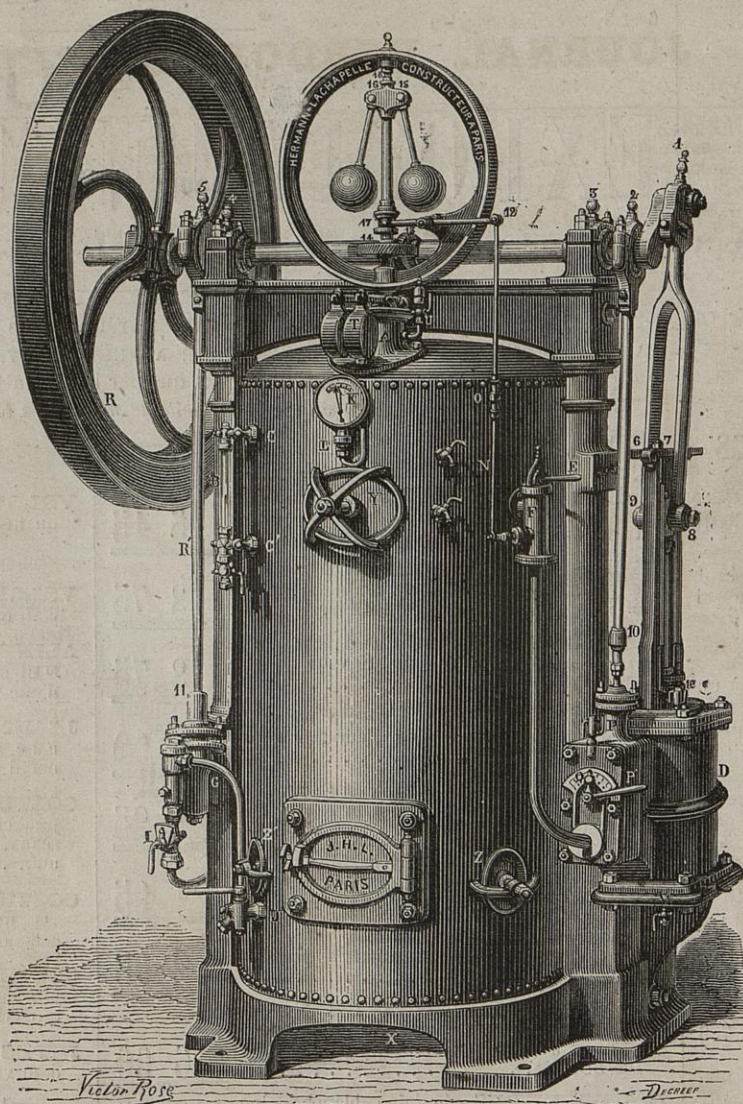
Les machines à vapeur verticales de la maison J. Hermann-Lachapelle, dont les ateliers sont situés au n° 144 du faubourg Poissonnière, ont obtenu à la dernière exposition agricole du palais de l'Industrie le succès mérité qu'elles rencontrent partout.

Il est facile à tout le monde, spécialistes, mécaniciens, ingénieurs, industriels, usiniers ou visiteurs, de juger que ces machines seules, construites sur socle bâti isolateur, sont les plus sûres, les plus économiques et les plus commodes que l'on puisse employer et remplissent entièrement le programme tracé par le jury de toutes les expositions qui se sont succédé depuis dix ans.

Ces machines, portatives, fixes et locomobiles, depuis 1 jusqu'à 20 chevaux, supérieures à tous les points de vue, se distinguent entre toutes par la facilité de leur manœuvre et de leur entretien, qui peuvent être confiés à la première personne venue, par leur installation sans frais, le peu d'emplacement qu'elles occupent. Elles arrivent toutes montées, prêtes à fonctionner, et la régularité de leur marche, et leur prix modéré, relativement à celui des autres systèmes, les rendent économiquement applicables à toutes les industries, au commerce et à l'agriculture.

Les chaudières, cette partie si essentielle de la machine, sont construites dans les ateliers spéciaux de la maison, avec des tôles de première qualité; elles sont inexplosibles, à foyer intérieur, avec bouilleurs croisés ou à tubes (système Field), au choix de l'acheteur. La vaporisation est instantanée et la consommation du combustible est réduite à ses plus petites proportions.

Cette réunion de précieux avantages pratiques explique comment il se fait que ces machines sans rivaux aient successivement obtenu aux expositions nationales et internationales le diplôme d'honneur, plusieurs médailles d'or, et, à Vienne, la grande médaille du progrès. Cette distinction est la plus haute récompense que le jury ait accordée à cette



Machine à vapeur verticale vue de face (D'après une photographie).

catégorie de moteurs de petite force dont l'emploi est aujourd'hui universel. L'organisation des ateliers dans lesquels fonctionne un puissant outillage, permet de livrer immédiatement, ou au plus tard dans les huit jours qui suivent la confirmation de la commande, les machines de n'importe quelle force.

Mais il arrive toujours que les produits et les inventions dont les mérites sont officiellement consacrés donnent lieu à des imitations grossières. Les machines à vapeur verticales n'ont pas été à l'abri de cette concurrence déloyale. Certains mécaniciens, certains intermédiaires et revendeurs n'ont pas craint de livrer sous la qualification de machines (genre type ou système J. Hermann-Lachapelle) des constructions mécaniques imparfaites, maladroitement imitées, trompant ainsi l'acheteur sur la qualité de la chose vendue.

Toutes les machines J. Hermann-Lachapelle portent le nom J. Hermann-Lachapelle venu de fonte dans l'encadrement du régulateur, et les initiales J. H.-L. sur la porte du foyer. Cette double indication a pour objet d'obvier à toute méprise sur l'authenticité de leur origine. Il est donc essentiel que toute commande soit adressée directement à M. J. Hermann-Lachapelle lui-même qui ne laisse jamais sortir de ses ateliers une seule machine à vapeur verticale qui n'ait été essayée et qui ne soit garantie par lui contre tout vice de construction. La maison met sans honoraires, à la disposition des personnes qui désireraient quelques conseils sur place, les services d'un ingénieur ayant une très-grande expérience des installations mécaniques.

Au palais de l'Industrie la maison expose la série de ses machines, dont le parfait fonctionnement fait l'admiration des nombreux visiteurs. On peut donc les voir fonctionner tous les jours.

ESSENCE DE CAFÉ TRABLIT pour café à l'eau, café au lait, mazagran, crèmes, bonbons glacés, etc. Prix : 1 fr. 60. Cahau, 67, r. Jean-Jacques-Rousseau. Paris.

CACHEMIRE DE L'INDE par Robes, seul dépôt en Europe. Union des Indes, 4, r. Auber.

EAU GAULOISE à base de GLYCÉRINE et d'ARNICA, pour l'Hygiène et la Résoloration des CHEVEUX et de la BARBE, Paris, 4, rue de Provence.

SOURCE MORNAY CHATEAUNEUF
Eaux de table et de régime par excellence.
Restaurants, pharmacies, dépôts d'eaux minérales.

THÉ DE L'EXPOSITION
Si renommé, 6 francs la Boîte
RUE DU QUATRE-SEPTEMBRE, 18, PARIS

SANTÉ A TOUS rendue sans médecine, sans purges et sans frais, par la délicieuse farine de Santé de Du Barry de Londres, dite :

REVALESCIÈRE

Trente ans d'un invariable succès, en combattant les dyspepsies, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, palpitations, nausées, vomissements, coliques, phthisie, toux, asthme, étouffements, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnies, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose, tous les désordres de la poitrine, gorge, haleine, voix, des bronches, foie, intestins, membrane muqueuse, cerveau et sang. C'est, en outre, la nourriture par excellence, qui, seule, réussit à éviter tous les accidents de l'enfance. — 85,000 cures, y compris celles de M^{me} la duchesse de Castlestuart, le duc de Pluskow, M^{me} la marquise de Brhan, lord Stuart de Decies, pair d'Angleterre, MM. les docteurs professeurs Wurzer, Beneke, Shoreland, Ure, etc.

Quatre fois plus nourrissante que la viande, sans échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecines. En boîtes : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les Biscuits de Revalescière. En boîtes de 4, 7 et 60 fr. — La Revalescière chocolatée rend appétit, digestion, sommeil, énergie et chairs fermes aux personnes et aux enfants les plus faibles, et nourrit quatre fois plus que la viande et que le chocolat ordinaire, sans échauffer. En boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr., de 576 tasses, 60 fr.; ou environ 10 c. la tasse. — Envoyé contre bon de poste, les boîtes de 32 et 60 fr. franco. — Dépôt partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — Du Barry et C^o, 26, place Vendôme, Paris.

Eviter les dangers des contrefaçons, exiger le vrai nom Revalescière Du Barry et des boîtes en fer-blanc.

Les Annonces et Insertions sont reçues
Chez MM. L. AUDBOURG et C^o, 10, place de la Bourse,
et dans les bureaux du journal.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE



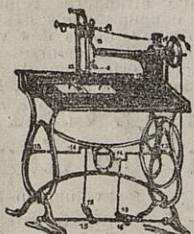
VENDE A CRÉDIT



CRISPIN AINÉ

De Vidonville (Manche), demeurant à Paris, 11, 13, 15, boul. Ornano.

MÉNAGE, TOILETTE, etc. — En Province les MACHINES à coudre, MACHINES à plisser et à tuyauteur sont expédiées à moitié paiement. — A Paris on donne de plus grandes facilités. — Envoi gratuit et franco la brochure explicative.



MACHINES A COUDRE de tous systèmes, séparées de bonne qualité.

HORTICULTURE. — BASSE-COUR

JOURNAL LA MAISON DE CAMPAGNE

(17^e ANNÉE)

Journal illustré des châteaux, des villas, des petites et grandes propriétés rurales

INDICATION DES TRAVAUX DE JARDINAGE ET DES SEMIS, CHAQUE MOIS. — ARBORICULTURE. — CULTURE DU POTAGER. — SERRES CHAUDES ET TEMPÉRÉES. — DESCRIPTION DES FLEURS ET FRUITS NOUVEAUX. — PLANTES D'APPARTENEMENT. — SOINS A DONNER AUX ANIMAUX DOMESTIQUES POUR CHAQUE SAISON, LA NOURRITURE QUI LEUR CONVIENT, REMÈDES A LEURS MALADIES. — OISEAUX DE BASSE-COUR ET OISEAUX DE VOLIÈRE. — ACCLIMATATION. — ABEILLES. — PISCICULTURE. — EMBELLISSEMENT DES JARDINS. — MODÈLES DE CONSTRUCTIONS CHAMPÊTRES. — PLANS DE JARDINS. — CONNAISSANCES UTILES A LA CAMPAGNE. — PETITES RECETTES DE MÉNAGE, ETC.

Paraît tous les 15 jours : 16 pages, 10 gravures par numéro. Un an, 15 francs. Six magnifiques aquarelles par an, de plans de jardins, de maisons de campagne et de basses-cours.

PRIMES GRATUITES POUR L'ANNÉE 1876, RENDUES A DOMICILE FRANCO DE PORT

1^o Mois d'octobre, novembre et décembre gratuitement; 2^o un joli couteau de jardinage à 3 lames : écusson noir, greffoir et serpette, de la fabrique de MM. Lamoureux frères, de Nogent; 3^o 15 paquets de graines de fleurs nouvelles ou de légumes nouveaux. — Envoyer un mandat-poste de seize francs (un franc pour le port des primes) à M. Édouard LE FORT, directeur du Journal, 233, rue du Faubourg-Saint-Honoré, à Paris. — (Belgique, Suisse et Italie, 3 francs en sus.)

